ALBUM DRAMATIQUE

Recueil de Pièces Nouvelles jouées sur tous les Théâtres de Paris.

THÉATRE BEAUMARCHAIS

TOUT POUR L'HONNEUR

DRAME EN CINQ ACTES, MÊLÉ DE CHANT

PAR M. LERMITE

Prix : 60 Centimes.

PARIS

Au magasin des Pièces de Théâtres anciennes et nouvelles,

MIFLIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PASSAGE VENDOME, 19.

TRESSE, successeur de Barba. Palais-Royal, galerie de Chartres, 2 et 3.

1859

MIFLIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PASSAGE VENDOME, 19

TOUT POUR L'HONNEUR

DRAME EN CINQ ACTES, MÊLÉ DE CHANT

PAR M. LERMITE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Beaumarchais, le 13 *novembre* 1858

Mise en scène de M. BERTHOLLET. Musique de M. BORSSAT. Décors de M. VAGNER.

NOTA. — S'adresser pour la musique à M. BORSSAT, chef-d'orchestre au théâtre Beaumarchais, à Paris.

DISTRIBUTION.

Personnages :	*Acteurs :*
LE COMTE DE MONTLHÉRY, 35 ans.	MM. **Aimé.** / **Néré.**
JULIEN, avocat, ami du comte.	**Gobert.**
LE BARON, oncle du comte, 55 ans	**Samson.**
LE VICOMTE, frère du baron et père de Jeanne, 60 ans	**Bina.**
DE MONTBARD, parent de la famille de Montlhéry	**Astruc.**
DURAND, capitaliste	**Massigny.**
ALBERINI, ami du comte	**Perrier.**
SAINT-EUSÈBE, jeune homme habitué des salons	**Bertin.**
JOSEPH, valet de chambre	**Follet.**
LE GARDIEN DU CHATEAU, vieux soldat	**Henry.**
PREMIER CRÉANCIER	**Bénard.**
DEUXIÈME CRÉANCIER	**Paul.**
PREMIER OFFICIER DE POLICE	**Pellardy.**
DEUXIÈME OFFICIER DE POLICE	**Colleau.**
LA COMTESSE JEANNE DE MONTLHÉRY	Mmes Marie **Durey.**
MADAME DE MONTBARD	**Dessains.**
CÉCILE	Armande **Morel.**
UNE DAME, chantant	**Agar.**
GROUPE DE CRÉANCIERS	
GROUPE D'INVITÉS	

(L'action se passe de nos jours).

PREMIER ACTE.

Un boudoir moderne. On y remarque beaucoup de fleurs. Au lever du rideau, la comtesse lit tristement à côté de sa table à ouvrage sur laquelle sont des brochures et des journaux épars.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, puis JOSEPH.

LA COMTESSE, lisant.

« O douleur!...
« Qui ne te connut point ne sait rien d'ici-bas;
« Il foule mollement la terre... il n'y vit pas;
« Comme sur un nuage, il flotte sur la vie... »

(Parlé avec abattement.) Oui... oui... Je n'avais rien voulu prévoir... Ah! poète... avez-vous souffert autant que je souffre pour deviner ainsi les plus secrets mouvements de mon âme. (Elle se lève.) Neuf heures, et personne! elle sonne. Joseph paraît. (A Joseph.) Monsieur le baron de Montlhéry, mon oncle?...

JOSEPH. M. le baron n'est pas rentré encore, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Et M. le comte?

JOSEPH. M. le comte n'est pas rentré non plus.

LA COMTESSE. Je vous avais chargé, hier soir, de lui dire que je l'attendrais aujourd'hui pendant toute l'après-midi.

JOSEPH. Il m'a été impossible d'exécuter les ordres de madame la comtesse.

LA COMTESSE. Pourquoi?

JOSEPH. Depuis que je les ai reçus, M. le comte ne s'est pas montré à l'hôtel.

LA COMTESSE. M. le comte n'a pas passé la · dans son appartement?

JOSEPH. Non, madame la comtesse.

LA COMTESSE. C'est bien... Laissez-moi. (Fausse sortie de Joseph. Il s'arrête au fond.) Me voulez-vous quelque chose, Joseph? (1)

JOSEPH. Madame la comtesse avait dit, lorsque les serviteurs de sa maison ont eu l'honneur de lui souhaiter sa fête, qu'elle ne recevrait personne ce soir.

LA COMTESSE. Excepté madame de Montbard... Eh bien?

JOSEPH. M. Julien insiste si vivement pour être introduit, que je crois devoir prendre de nouveau les ordres de madame la comtesse.

LA COMTESSE. Faites entrer.

SCÈNE II.

JULIEN, LA COMTESSE.

JULIEN, un bouquet à la main. Pardonnez-moi mon importunité, madame: On ne fête sainte Jeanne qu'une fois tous les ans, et j'aurais été bien attristé de ne pas vous présenter mon bouquet moi-même.

LA COMTESSE. Merci M. Julien. (Elle s'assied près de sa table, et engage du geste Julien à prendre un fauteuil.)

JULIEN. Je ne fais pas de vœux pour vous, madame... Belle, riche, unie à un époux qui vous aime, que vous aimez, et qui est digne de vous, que pourriez-vous désirer encore?

LA COMTESSE, dissimulant une douloureuse incrédulité. Vous êtes le seul homme, peut-être, pour qui M. de Montlhéry n'ait pas de secrets, et j'aime à vous entendre faire ainsi son éloge.

JULIEN, s'asseyant. Jeune, Montlhéry a partagé avec moi sa bourse d'écolier; homme, il m'a donné place à son foyer. Mon état, ma clientèle d'avocat, mes faibles espérances d'avenir, je lui dois tout, moi... il aime si peu à m'entendre parler de ma reconnaissance, de mon dévoûment pour lui, que je saisis toutes les occasions de me dédommager en vous les rappelant à vous-même, madame, le plus longuement que je puis.

LA COMTESSE. Vous savez sans doute que mon père a donné sa démission de consul, et se dispose enfin à quitter la Guadeloupe.

JULIEN. Je l'ai appris ce matin, madame.

LA COMTESSE. Il viendra nous rejoindre dans quelques mois, dit-il... Son arrivée sera une grande joie pour moi, monsieur Julien.

JULIEN. Et pour votre mari, madame.

LA COMTESSE. Mais mon mari a le tort de ne pas s'occuper beaucoup de cette heureuse nouvelle; il n'a même pas lu les lettres que mon père nous adresse. En voici une qui parle d'une affaire d'intérêt, et qui vous est adressée à vous comme à Montlhéry... Puisque Montlhéry tarde à rentrer, vous feriez peut-être bien de lire cela tout de suite.

JULIEN. Oui, madame. (Ils se lèvent.)

LA COMTESSE. Veuillez donc passer dans son cabinet. J'ai mis sur sa table diverses notes qui étaient jointes à la lettre.

JOSEPH, annonçant. Madame de Montbard.

LA COMTESSE. Joseph, veillez à ce que M. Julien ait de la lumière.

(1) Joseph. La comtesse.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, MADAME DE MONTBARD.

MADAME DE MONTBARD. Tu consultes et tu caches ton avocat Julien, à ces heures-ci, cousine!... Et tes yeux sont pleins de larmes!...

LA COMTESSE, se jetant sur un canapé, à gauche, et pleurant. Ah! je suis au désespoir!

MADAME DE MONTBARD. C'est encore à cause de ton pendard de mari, j'en suis sûre.

LA COMTESSE. Il ne s'inquiète plus de moi... mes plus humbles prières le fatiguent, mes plus justes observations l'irritent.

MADAME DE MONTBARD. Oh!

LA COMTESSE. Je ne sais plus que faire... et j'ai peur, oui, j'ai peur de me voir abandonnée bientôt comme l'avait été ma malheureuse mère.

MADAME DE MONTBARD. Oh! oh!... Cette famille de Montlhéry a donc été créée pour martyriser la nôtre... Comment! tu serais la troisième des dames de Montbard abandonnée par ces messieurs. Ah! cousine, cousine!... il ne faut pas faiblir cette fois... Ton mari fût-il Barbe-Bleue ou Lucifer en personne, ton mari ne te désespérera plus: c'est moi qui me charge de le ramener à tes pieds.

LA COMTESSE. Bonne cousine, votre projet est bien téméraire!

MADAME DE MONTBARD, s'asseyant près de la comtesse. Allons donc! vois ce que j'ai fait de M. notre aîné, Achille de Montbard qui, avant de m'épouser, avait, lui aussi, des mœurs déplorables et des velléités de rébellion... Mais ce n'est pas en pleurant que l'on vient à bout de ces gens-là!

LA COMTESSE. Hélas!

MADAME DE MONTBARD. Et, en définitive, pour qui te délaisserait-il, ton affreux Montlhéry? Pour madame Durand, la ridicule coquette de ce capitaliste sourd? Ces yeux écarquillés et ce minois impudent peuvent-ils séduire un homme comme Montlhéry!... Tu ne le penses pas... ce serait honteux pour lui, et il n'aime guère à jouer un rôle peu brillant.

LA COMTESSE. Je redoute néanmoins madame Durand.

MADAME DE MONTBARD. Celle qu'il faut redouter davantage, c'est la jeune pianiste à la mode, que tout Paris se dispute, mademoiselle Cécile. (Se levant.) Cécile tout court... un enfant du hasard; une merveille de grâce et d'harmonie, disent-ils.

LA COMTESSE. Oui... celle-là m'épouvante.

MADAME DE MONTBARD. Feu follet que tout cela... pour un homme sérieux comme Montlhéry.

LA COMTESSE. Ah!

MADAME DE MONTBARD. Feu follet, qui va s'envoler à la première brise.

LA COMTESSE. Et qui emportera peut-être mon dernier espoir de salut... l'honneur de Montlhéry.

MADAME DE MONTBARD. Non! non! calme-toi, cousine... mes renseignements sont précis; Montlhéry n'est pas encore véritablement coupable de ce côté...

LA COMTESSE. Comment savez-vous?...

MADAME DE MONTBARD. Je n'ose dire que son intention ne soit pas de le devenir, coupable... mais jusqu'à présent.

LA COMTESSE. Ah! dites... dites, chère cousine!

MADAME DE MONTBARD. Ces folles créatures ont des idées folles comme elles... As-tu jamais remarqué à la boutonnière de ton mari un certain petit bouquet de myosotis?

LA COMTESSE, vivement. De myosotis?

MADAME DE MONTBARD. Oui... un bouquet artificiel, admirablement fait... un chef-d'œuvre de fleuriste...

LA COMTESSE. Non... je n'ai rien remarqué de semblable.

MADAME DE MONTBARD. Jamais?

LA COMTESSE. Jamais. (Elle va prendre une cassette dans un meuble au fond.)

MADAME DE MONTBARD. Alors, j'ai raison... Ton mari n'est pas encore positivement infidèle de ce côté... Ce petit bouquet passe pour être un signe triomphal... Qu'as-tu donc?... que cherches-tu dans cette cassette?

LA COMTESSE. A l'époque des derniers moments de ma mère, un soir, pendant que Montlhéry assis au chevet de la pauvre mourante, échangeait à voix basse quelques mots avec elle, moi, je m'étais agenouillée à son prie-Dieu et là, dans un livre de prières, je trouvai ce bouquet, aussi de myosotis... Ce bouquet, premier gage d'amour de Montlhéry... Et maintenant, il va demander des fleurs à une... (Elle se dispose à brûler, à gauche, le petit bouquet qu'elle a sorti de la cassette.)

MADAME DE MONTBARD. Au feu!.., au feu!... très-bien!... et avec le bouquet tous ces billets tendres. (Elle prend des lettres dans la cassette et les passe à la comtesse qui est toujours sur le point de les brûler.) Toutes ces paperasses sentimentales, véritable peste qui t'a mise sous la domination de ce tyran... Tiens!... brûle! brûle! Si j'avais conservé les billets doux de mon mari, il serait peut-être aussi difficile à conduire que le tien... Brûle! eh!... tu t'arrêtes déjà!... Tu n'as rien brûlé!... (1)

LA COMTESSE. Plus tard, cousine...

MADAME DE MONTBARD. Ah! tout est perdu... Tu adores encore ce monstre.

JOSEPH, annonçant. M. de Montbard.

MADAME DE MONTBARD. Ah!

JOSEPH, annonçant. M. le baron de Montlhéry.

LA COMTESSE, refermant la cassette et la plaçant sur le guéridon, à droite. Mon oncle... Oh! je vous en supplie, cousine, ne lui disons rien encore de ma position vis-à-vis de mon mari... mon oncle en serait désespéré comme moi... et c'est inutile.

SCÈNE IV.

MONTBARD, JULIEN, MADAME DE MONTBARD, LE BARON, LA COMTESSE.

LE BARON, sur la porte. Entrez, cousin Montbard, entrez!... Sarpejeu! vous êtes chargé comme un portefaix!

MONTBARD, portant un chien, un châle, un petit panier et un parapluie. Ma femme ne sort plus sans mettre sur mes bras une partie de sa garde-robe.

LE BARON. Et de sa ménagerie?... (Le baron va embrasser sa nièce.)

MONTBARD. C'est le mot.

MADAME DE MONTBARD. Vous voilà bien malade!

MONTBARD. Ce n'est pas moi qui suis malade, ma bonne amie, c'est Fox. Depuis une heure qu'il vous attend, il se permet de faire une vie de loup.... C'est le mot.

LE BARON, à Julien qui rentre. Ha! jeune avocat, mon neveu Montlhéry vous cherche. Vous feriez bien de l'attendre ici.

(1) Madame de Montbard. La comtesse.

JULIEN. J'ai à parler aussi à M. le comte.

LE BARON. Il va rentrer... Toi, ma nièce, tu n'as pas une minute à perdre. Ton mari, qui est très-affairé, a failli oublier sainte Jeanne.

MADAME DE MONTBARD. Oublier la fête de sa femme!!

MONTBARD. Le comte est impardonnable.

LE BARON. J'avoue que c'est mal de sa part. Aussi au premier avis que je lui en ai donné, a-t-il fait un bond de surprise.

MADAME DE MONTBARD. Il bondirait encore plus haut que cela ne l'excuserait guères.

MONTBARD. C'est le mot.

LE BARON. Mais il répare victorieusement cet oubli regrettable en vous offrant ce soir-même un magnifique bal.

LA COMTESSE. Un bal ici, mon oncle?

LE BARON. Un bal improvisé.

LA COMTESSE. Ici?

LE BARON. Ici... ici, ma nièce... il est en train de faire des invitations. Il m'a envoyé pour te prier de prendre, toi, les mesures convenables... Ne soyez donc pas ébahies comme cela, que diantre! Nous avons trois heures devant nous et il y aura, dans la soirée, une surprise charmante.

MADAME DE MONTBARD. Et bien! On dansera et on se laissera surprendre, baron... A tout-à-l'heure, cousine. (1)

LE BARON. Mais attendez donc! J'ai une nouvelle. Qui de vous a connu jadis un certain baron de Lov... Lov... Lovembourg.

MONTBARD. Moi.

MADAME DE MONTBARD. Tout Paris a connu ce personnage; il y a vingt ans qu'il n'était question que de ses aventures dans nos salons. Que lui voulez-vous donc?

LE BARON. Moi, je l'avais reçu une fois dans mon manoir d'Auvergne, il y a une vingtaine d'années aussi et depuis je n'avais jamais entendu parler de ce gentilhomme... Mais tout récemment un hasard étrange a fait tomber entre mes mains un portefeuille contenant des lettres familières et un bijou qui ne laisse pas de valoir une sixaine de mille francs. Vous comprenez que j'étais obligé de lui faire parvenir cela.

JULIEN. Il vous faudra maintenant l'adresser à ses héritiers, monsieur. Le baron de Lovembourg a été assassiné il y a quelques jours. (Etonnement.) Oui, mesdames... assassiné par un inconnu, en plein bal, chez le gouverneur de Cronstadt. (Les deux dames causent à part.)

LE BARON. C'est pour cela que j'en parle. Les lettres du portefeuille prouvent que cet ancien séducteur était déjà exposé, il y a vingt ans, à la vengeance d'un homme dont il avait...

JOSEPH, annonçant. M. le comte.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MONTLHERY.

LE BARON. Viens, mon neveu... tu m'as pris le papier public où se trouve l'affaire de Cronstadt.

MONTLHÉRY. Vous ne pensez donc plus qu'à cette affaire, mon oncle. (2)

LE BARON. Tu verras que ce vieux portefeuille nous fera aller en témoignage à Cronstadt. J'ai donc besoin de me renseigner; fais-moi le plaisir de lire à Montbard les principales lignes de ce récit. Je n'ai pas mes bésicles.

(1) Julien Montbard. Le Baron. Mme de Montbard. La comtesse.

(2) Julien Montlhéry. Le baron. Montbard. Mme de Montbard. La comtesse.

LA COMTESSE, bas à madame de Montbard pendant que Montlhéry cherche le journal dans ses poches : Regardez !... il porte à sa boutonnière le bouquet de myosotis.

MADAME DE MONTBARD. Oh !!... (1)

MONTLHÉRY. lisant : « On dansait chez le gouverneur de Cronstadt. Vers minuit, un étranger de haute stature et portant une longue barbe grise, apparaît tout-à-coup au milieu du grand salon. D'une voix éclatante, il appelle par deux fois le Baron de Lovembourg et le somme de lui accorder réparation par les armes d'un outrage accompli jadis contre une personne de sa famille... Un instant troublé par cette apparition, qui tenait vraiment du fantastique, le baron de Lovembourg hésite à répondre. L'inconnu le frappe aussitôt au visage. On croit cet homme fou. Les gardes s'avancent pour l'arrêter. Le gouverneur demande au baron s'il connaît ce maniaque furieux ; le baron dit qu'il le reconnaît, en effet ; l'étranger s'oppose alors à ce que son nom soit prononcé par le baron. Le gouverneur insiste. La foule elle-même demande tumultueusement le nom. Le baron va parler ; un coup de feu retentit dans le salon ; le malheureux baron tombe pour ne plus se relever et le nom de l'étranger qui l'a assassiné reste jusqu'à ce jour un mystère pour tout le monde. »

MONTBARD. La barbe grise a des expédients un peu brusques.

LE BARON. Si tous les maris mystifiés s'avisaient de procéder ainsi, même après vingt ans de date, quel carnage en Europe !... hein, Montbard?

MONTBARD. Carnage serait le mot.

MONTLHÉRY Cet événement semble vous égayer, messieurs... Et pourtant, un père, un mari qui a cherché pendant vingt ans l'occasion de châtier un impudent séducteur, a dû voir couler bien des larmes autour de lui... des larmes de honte et de remords peut-être, les plus cruelles de toutes.

LE BARON. Il n'y a là rien de fort plaisant, à coup sûr. A la place de cet étranger, j'aurais certes agi comme lui... Seulement j'aurais crié mon nom bien haut.

MONTBARD. Moi aussi.

MONTLHÉRY. Si vous aviez dit votre nom, toute l'Europe saurait aujourd'hui que votre femme ou votre fille a été deshonorée. La risée publique s'emparerait de votre aventure... et les larmes couleraient de nouveau dans votre famille... L'inconnu a eu raison de fermer à jamais la bouche du lâche qui lui refusait une légitime réparation.

LE BARON ET MONTBARD. C'est juste ! c'est juste. (2)

MADAME DE MONTBARD. Sans doute... mais l'heure passe et notre bal vient... Achille ! mon châle et reprenez Fox. (Bas à Montlhéry, à l'avant-scène.) Si vous avez des torts nombreux contre les maris, au moins, à l'occasion, savez-vous défendre *ces messieurs*... Cela est bien, Montlhéry.

MONTLHÉRY, de même. Si jamais le cousin Achille a besoin d'être défendu comme *ces messieurs*, vous me le direz, cousine.

MADAME DE MONTBARD. Impertinent !

MONTLHÉRY. A l'occasion.

LE BARON. Résistant à la comtesse.

Sarpejeu !... rions ici !
Sainte Jeanne nous l'ordonne...

(1) Julien Montlhéry. Montbard. Le baron. Mme de Montbard. La comtesse.

(2) Julien. Le baron et la comtesse *parlant bas au fond.*

Sainte Jeanne la patronne
Des dames de Montlhéry...
J'ai hâte de prendre part
Aux ébats de votre fête ..
Les ans vont courber ma tête...
Bientôt il serait trop tard

ENSEMBLE, excepté Montlhéry et la comtesse.

Eh bien donc... rions ici
Sainte Jeanne nous l'ordonne,
Sainte Jeanne la patronne
Des dames de Montlhéry.

SCÈNE VI.

JULIEN MONTLHÉRY,

MONTLHÉRY, très-ému. Julien, l'homme qui a tué le baron de Lovembourg va être jugé et livré au bourreau.

JULIEN. Une larme tombe de tes yeux, Montlhéry.

MONTLHÉRY. Cet homme... Cet homme est le père de ma femme.

JULIEN. Quoi !... le.

MONTLHÉRY. Le vieux vicomte de Montlhéry a donné sa démission de consul à la Guadeloupe ; après avoir installé son successeur, il a fait semblant de partir pour New-York où il a des affaires d'intérêt. Mais pendant que tout le monde le croit occupé de ces intérêts-là, il est furtivement venu en Europe.

JULIEN. Ah ! grand Dieu ! et les lettres que ta femme vient de me faire lire...

MONTLHÉRY. Ces Lettres ont pour objet de tromper Jeanne et notre oncle le baron... Le vieux vicomte veut que son père et sa fille ignorent à jamais la terrible action qu'il vient d'accomplir. Depuis vingt ans, cette vengeance contre l'infâme Lovembourg a été son idée fixe, sa seule préoccupation... il a pris des précautions infinies pour que sont nom reste inconnu, malgré les recherches auxquelles va se livrer le gouvernement russe.

JULIEN. Ces précautions pourront-elles être suffisantes ?

MONTLHÉRY. Il faut qu'elles le soient, Julien... il compte sur moi; du reste, pour le seconder dans ce sens; mais ma résolution, mon devoir sont de faire plus que cela... Cet intrépide vieillard était le frère bien aimé de mon père... mon père lui a dû jadis sa fortune et la vie... il m'a chéri moi-même comme si j'avais été son propre fils... Julien, je dois payer à la fois cette dette sacrée de mon père et ma dette personnelle... Je veux que mon oncle puisse s'échapper de sa prison avant qu'un jugement ait été prononcé contre lui.

JULIEN. Comment feras-tu ?

MONTLHÉRY. Il faut que je réussisse ou que je meure à la tâche.

JULIEN. Cronstadt !... Une forteresse, en pleine mer presque... avec une forte garnison russe... c'est bien difficile.

MONTLHÉRY. Le chevalier d'Alberini, qui a un frère aussi prisonnier à Cronstadt, arrive ce soir de Russie... nous allons faire évader son frère en même temps que mon oncle... je l'attends pour prendre une dernière résolution.

JULIEN. Quelle que soit cette résolution, tout ce que je pourrai faire avec toi, je le ferai.

MONTLHÉRY. J'y ai compté, mon ami.

JULIEN. Ma vie, ma liberté, s'il le faut, tout cela est à ta disposition.

MONTLHÉRY. Merci, Julien ! Les lettres et le por-

tefeuille restés dans les mains du baron pourraient peut-être faire découvrir le nom du meurtrier de M. de Lovembourg et le motif qui a poussé à ce meurtre... il faut nous emparer de ces lettres et de ce portefeuille... charge-toi de cela. Tu diras au baron que tu peux les faire parvenir aux héritiers de M. de Lovembourg par un de tes confrères de Russie ou de Pologne. Le baron te remettra tout sans concevoir le moindre soupçon.

JULIEN. Je ferai ce mensonge au baron et j'aurai le portefeuille.

MONTLHÉRY. Merci encore, mon ami... mais ici, mais partout, sois muet comme la tombe.

JULIEN. Comme la tombe.

MONTLHÉRY. Je donne un bal, au moment où cette fatale nouvelle se répand, afin de détourner toutes les suppositions si, par malheur, on en pouvait faire quelqu'une...

JULIEN. Je comprends... à ce soir donc, au bal.

MONTLHÉRY. A ce soir... et montrons-nous joyeux comme si nous étions les hommes les plus heureux de Paris.

SCÈNE VII.

MONTLHÉRY puis LA COMTESSE.

MONTLHÉRY, seul, se jetant sur le canapé, à gauche. Brave Julien !... il me suivra sans m'adresser une question de plus, lui... Pourvu qu'Alberini arrive ce soir.

LA COMTESSE, entrant et allant à la cassette restée sur la table, à droite. Henri...

MONTLHÉRY, très-doux et très-aimable. Allons! voilà que vous allez me faire de graves reproches parce que j'ai oublié d'acheter des fleurs à sainte Jeanne.. (Il va près de la comtesse.) Mais, méchante femme que vous êtes, si j'ai oublié votre patronne, j'ai, en revanche, grandement pensé à vous.

LA COMTESSE. Ah!

MONTLHÉRY. Oh! oui... beaucoup, Jeanne!

LA COMTESSE, lui présentant le bouquet de mysotis qu'elle avait montré à sa cousine. Reconnais-tu ce bouquet?

MONTLHÉRY, avec amour. Certainement... c'est le premier que je vous ai donné à propos de cette même sainte Jeanne, il y a dix ans de cela. (1)

LA COMTESSE. Voici le billet qui enveloppait le bouquet.

MONTLHÉRY. Oh! ne lisez pas!... vous m'aviez tellement fait perdre la tête que j'avais pris la manie de vous adresser des vers... ne les lisez pas! ne les lisez pas, mon Dieu! (Il se rassied sur le canapé.)

LA COMTESSE, lisant et contenant à peine ses larmes.

« Petites fleurs, celle que j'aime,
« Ce soir, ici, viendra prier...
« Sa mère nous unit à son heure suprême...
« Et Jeanne songe à m'oublier...
« Ah! si je suis encore, hélas! indigne d'elle,
« Intercédez pour moi, chères petites fleurs...
« Rendez celle que j'aime aussi bonne que belle
« Et redites-lui bien mon amour et mes pleurs,
« Petites fleurs! »

MONTLHÉRY. Quand je vous disais que ma poésie devait être pitoyable.

LA COMTESSE. Henri, tu portes en ce moment un autre bouquet de myosotis... il faut que, là, devant moi, tu brûles honteusement celui-ci, ou il faut que tu brûles honteusement celui-là... Choisis, Henri!

(1) On dira *six ans* si les acteurs sont jeunes.

MONTLHÉRY. Vous avez encore écouté votre infernale cousine!... Ce petit bouquet...

LA COMTESSE. Choisis entre celui-ci et celui-là.

MONTLHÉRY, se levant et embrassant sa femme au front. Parbleu! mon choix ne sera pas long à faire. (Il ôte le bouquet de sa boutonnière, et va pour le brûler. Joie de la comtesse. Mais il se ravise, il hésite, puis il remet le bouquet à sa boutonnière.) Non ! je les garde tous les deux.

LA COMTESSE, tombant sur le canapé et pleurant. Ah! (1)

MONTLHÉRY, navré de la douleur de sa femme. Jeanne!

LA COMTESSE. Cruelle destinée que la mienne! Pendant toute ma jeunesse, j'ai vu pleurer ma mère... Cachées toutes deux dans une maison solitaire, lorsque mon père vivait par-delà les mers, s'informant à peine de nous, nous aurions passé des journées entières sans entendre une parole amie, si le baron notre oncle n'était venu s'attrister quelquefois avec nous... Tu es aussi venu un jour, Henri... tu es venu... tu as été plein de compassion pour le sort de ma mère, étrangement délaissée par son époux... tu as été assez bon pour te faire notre consolateur, notre appui... ma mère t'a aimé alors autant qu'elle m'aimait moi-même... Tu avais passé deux ans à la Guadeloupe avec mon père; tu m'as assuré qu'il n'oubliait pas sa fille.

MONTLHÉRY. Ah! crois-le... ton père passait aussi des jours bien douloureux et il te chérissait tendrement.

LA COMTESSE. Oh! je n'avais pas eu de peine à me laisser persuader par toi!... J'ai cru, je crois encore à la tendresse de mon père; l'idée de son prochain retour me transporterait de joie, si, en lui donnant le baiser de bienvenue, je pouvais encore tenir ta main dans la mienne et lui dire en te montrant fièrement à lui : « Le voilà, mon père, l'intrépide ami qui vous a remplacé près de nous, qui nous a ouvert les trésors de son cœur... voilà celui que ma mère a choisi entre tous... voilà, voilà mon époux bien-aimé... Bénissez-nous, mon père! »

MONTLHÉRY. Ce vœu charmant se réalisera, Jeanne. Ta cousine te trompe sur mon compte. Repousse les odieux soupçons qu'elle a l'imprudence de jeter dans ton esprit... Cette jeune fille de qui je tiens en effet le bouquet dont tu t'effraies si mal à propos, est digne, sous tous les rapports, des égards et de l'estime des gens sérieux... (La comtesse se lève à demi convaincue). Je la connais depuis son enfance... elle a grandi presque sous mes yeux... C'est une pauvre orpheline, Jeanne... elle n'a jamais connu de parents... elle n'en connaîtra jamais, et ses parents m'avaient en quelque sorte nommé son tuteur officieux... Tu t'intéresserais toi-même affectueusement à elle, si tu pouvais connaître le terrible drame qui a causé et suivi sa naissance... (Montlhéry a parlé avec une douloureuse solennité.)

LA COMTESSE. Mais ce drame, si tu le connais, Henri, pourquoi ne pas me le dire?... Je ne demande qu'à être convaincue, moi.

MONTLHÉRY, avec douceur. Ce secret m'a été confié... il ne m'appartient pas... Sa révélation ne serait pas seulement une faute, elle serait une lâcheté.

LA COMTESSE. Si tu me faisais cette révélation, je la garderais religieusement pour moi... personne n'en saurait jamais rien.

MONTLHÉRY. Mais en t'initiant à un fait pour lequel on s'est résigné peut-être à rougir devant moi, devant moi seul, j'exposerais les personnes dont il s'agit à rougir devant toi... et c'est principalement ce que ces personnes ont voulu éviter.

(1) La comtesse. Montlhéry.

LA COMTESSE. Encore une fois, si je ne dis rien, qui le saurait?

MONTLHÉRY, *froissé*. Moi, Jeanne... et je saurais de plus que j'ai été un dépositaire infidèle, un ami déloyal... N'insiste plus, je t'en prie, cette révélation est impossible.

LA COMTESSE, *avec un dépit croissant*. Même si elle contenait la preuve de ta loyauté envers ta femme, lorsque tu dois penser que sans cette preuve, mon honneur, à moi, ma seule dignité d'épouse, m'ordonnent de m'éloigner de toi, au risque de porter le désordre et le scandale dans deux familles?

MONTLHÉRY, *après un mouvement de stupéfaction*. Même dans ce cas, madame.

LA COMTESSE. Oh!

MONTLHÉRY. Ma parole doit vous suffire. (Il remonte et reste au fond.) (1)

LA COMTESSE. Ainsi, tu vas à toute heure chez cette intéressante demoiselle Cécile; tu présides à ses soirées; tu portes ses couleurs; tu souffres que dans les salons de Paris on cite cette merveille comme ta protégée favorite, et lorsque ta femme te demande en pleurant pourquoi tu te compromets, pourquoi tu te dégrades ainsi, tu crois avoir le droit de répondre tout simplement : « Je vous donne ma parole, madame, que « c'est là un secret dont la révélation m'est impos- « sible. » En vérité, monsieur le comte, vous finissez par me croire un peu trop naïve.

MONTLHÉRY, *à part*. La malheureuse!

LA COMTESSE, *avec colère*. Et nous verrons cela... (Elle écrit vivement, à droite.)

MONTLHÉRY. Pour la dernière fois, Jeanne, je vous affirme que mes relations avec cette jeune fille sont honorables pour elle et pour moi... je vous affirme que toute supposition contraire est une erreur, un sot commérage de salon, une sotte calomnie de la foule vulgaire... Je vous affirme que malgré ces commérages, malgré ces calomnies, malgré votre douleur elle-même, je dois agir comme j'agis... Et lorsque j'affirme une chose, j'ai le droit d'exiger de tous, même de ma femme, que ma parole soit respectée... et je l'exige.

LA COMTESSE, *avec une raillerie furieuse*. Vous exigiez aussi que votre parole fût respectée à propos de madame Durand, et Dieu sait le cas que vous en avez fait, de votre parole.

MONTLHÉRY. Ah!

LA COMTESSE. Vous exigez!... et vous menacez aussi peut-être... Ah! ah! voilà bien la tactique ordinaire des gens à bout de bonnes raisons... Eh bien! sachez-le, à votre tour, monsieur, je n'ai plus la force ni la patience de rester ici le jouet complaisant de vos dédains et de vos mystérieuses intrigues... je vais partir avec le baron pour sa terre d'Auvergne... j'attendrai là, près de lui, l'arrivée de mon père, et vous aurez vos coudées plus franches, monsieur. (Elle écrit.)

MONTLHÉRY, *désolé*. Jeanne! Jeanne! votre colère contre moi est en ce moment une chose horrible.

LA COMTESSE, *écrivant*. Assez, je vous prie... Gardez pour d'autres plus heureuses que moi votre parole et vos conseils.

MONTLHÉRY. Mais, infortunée visionnaire...

LA COMTESSE. Assez, vous dis-je! Je n'ai plus rien à apprendre... Ne gâtez pas vos habiles mensonges par une larmoyante hypocrisie. (Elle sonne... Joseph arrive).

MONTLHÉRY, *à part*. Oh! être bravé, insulté par elle!... aujourd'hui.

LA COMTESSE, *à Joseph*. Cette lettre ici à côté, chez madame la marquise de Champsaur... il y aura une réponse que vous me remettrez, à moi, Joseph... à moi... Allez! (Pendant que la comtesse parle à Joseph, Montlhéry sonne très-fort... Plusieurs domestiques arrivent en toute hâte.)

MONTLHÉRY, *aux domestiques*. Mettez des tables de jeu dans le petit salon... préparez un splendide buffet pour cette nuit... illuminez la porte... il y a grande fête à l'hôtel en l'honneur de madame la comtesse... Allez! (Les domestiques sortent avec Joseph.)

LA COMTESSE, *disparaissant à droite, en sanglotant*. Le cruel!

MONTLHÉRY, *disparaissant à gauche, en essuyant une larme*. La malheureuse!

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

Le bal. Salon précédant celui où l'on danse. Portra de famille. Armoiries. Fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, SAINT-EUSEBE, DURAND, MONTBARD.

Julien, sombre et taciturne, est assis dans un coin isolé. Durand, sur la porte du fond, contemple le luxe des salons.

SAINT-EUSÈBE, *à Montbard*. Ce bal promet d'être éblouissant.

MONTBARD. Eblouissant est le mot.

SAINT-EUSÈBE. Dites-moi, monsieur de Montbard, est-ce que ce personnage qui contemple le luxe de Montlhéry n'est pas le capitaliste Durand?

MONTBARD. Si... c'est le Durand en personne... vous pouvez parler de lui tout haut : il est très-sourd, ce millionnaire.

SAINT-EUSÈBE. Et il amène lui-même sa jolie femme chez Montlhéry?

MONTBARD. Oui.

SAINT EUSÈBE. Il a cette obligeance?

MONTBARD. Obligeance est le mot.

SAINT-EUSÈBE. Il ne comprend donc rien?

MONTBARD. Il est si sourd.

DURAND. Serviteur, messieurs!

MONTBARD. Serviteur, Durand!

DURAND. Ah! c'est un superbe local! (Saint-Eusèbe s'éloigne en riant et va causer avec Julien.)

DURAND, *bas à Montbard*. Quel est ce jeune freluquet qui s'en va causer avec l'avocat Julien?

MONTBARD. C'est le vicomte de Saint-Eusèbe.

DURAND, *prêtant l'oreille*. S'il vous plaît?

MONTBARD, *criant*. Vicomte de Saint-Eusèbe.

SAINT-EUSÈBE, *croyant qu'on l'appelle*. Quoi?

MONTBARD. Rien... Je parle de vous.

SAINT-EUSÈBE, *rejoignant Montbard*. Ah!

DURAND, *à part, très-malicieux*. C'est l'amant de madame de Montbard... à ce qu'on dit... à ce qu'on dit.

SAINT-EUSÈBE. Est-ce que nous ne sommes pas arrivés un peu trop tôt, messieurs?

MONTBARD. Il vaut mieux croire que ce sont les autres qui arrivent trop tard... n'est-ce pas, Durand?

DURAND. Pourvu que les premiers ne soient pas les derniers, comme il est dit dans les Écritures.

MONTBARD. Vous êtes toujours biblique, vous.

SAINT EUSÈBE. En tous cas, nous sommes dans les salons avant la maîtresse de la maison.

DURAND. S'il vous plaît?

SAINT-EUSÈBE, *criant*. Madame la comtesse ne s'est pas encore montrée.

(1) Montlhéry. La comtesse.

DURAND. Il est même à craindre que nous ne soyons tout à fait privés de sa présence.

MONTBARD. Oh ! le bal sans ma cousine !

SAINT-EUSÈBE. Mieux vaudrait un printemps sans soleil.

DURAND. Le comte, qui reçoit si galamment tout seul dans le premier salon, vient de nous parler, à ma femme et à moi... Le comte nous honore d'une grande familiarité... (Saint-Eusèbe et Montbard se regardent en souriant. Durand croyant qu'ils lui parlent, prête l'oreille pour mieux entendre.) S'il vous plaît?

SAINT-EUSÈBE, criant à l'oreille de Durand. Oui... le comte vous honore d'une grande familiarité...

MONTBARD, criant à l'autre oreille de Durand. Familiarité est le mot.

DURAND. Il vient de nous parler, disais-je, d'une indisposition de madame qui la retiendra peut-être dans son appartement. (Le baron et Montlhéry arrivent chacun d'un côté.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTLHERY, LE BARON.

LE BARON. Sarpejeu ! Montlhéry, vous dites à tout le monde que ma nièce est souffrante, retenue chez elle, et moi je n'en savais rien.

MONTLHÉRY. Un évanouissement suivi d'un peu de fièvre ; ce ne sera rien, mon oncle.

JOSEPH, paraissant à gauche. Madame la comtesse, messieurs.

MONTLHÉRY, au baron. Vous voyez... (Mouvement à l'aspect de la comtesse, qui arrive dans la toilette de bal la plus brillante possible... Montlhéry et Julien vont causer à l'écart.)

LE BARON, allant à la comtesse. Ah !... à la bonne heure ! j'étais déjà inquiet, moi...

MONTLHÉRY, bas à Julien. Je suis au supplice : Alberini n'arrive pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE. (1)

LA COMTESSE. Soyez les bien venus, messieurs, à ce bal un peu imprévu, dont sainte Jeanne a inspiré la gracieuse idée à M. de Montlhéry.

JOSEPH, annonçant. Madame la marquise et M. le marquis de Champsaur; sa grâce lord Clarington, pair d'Angleterre; le général O'Daynor; madame la duchesse douairière de Champsaur; son Excellence l'ambassadeur de Sardaigne.

LA COMTESSE, à Montlhéry. Ce sont mes invités, monsieur... allez les recevoir... moi, j'ai reçu les vôtres.

MONTLHÉRY. J'y cours, madame... (Il sort.)

LA COMTESSE, au baron. Chère marquise ! elle m'amène tout son monde... (A part.) Il veut la guerre... nous allons la lui faire !

LE BARON. A la bonne heure ! à la bonne heure ! te voilà radieuse.

(1) Saint-Eusèbe. Montbard. Durand. La comtesse. Le baron. Montlhéry. Julien.

JOSEPH, annonçant. Mademoiselle Cécile. (Mouvement. Le baron va prendre Cécile par la main.)

SCÈNE IV.

SAINT-EUSEBE, MONTBARD, DURAND, LE BARON, CÉCILE, LA COMTESSE, JULIEN.

LE BARON, présentant Cécile. Venez, ma mignonne... (A la comtesse). C'est la surprise que nous vous ménagions ; mademoiselle a bien voulu venir vous faire entendre de la musique que vous trouverez ravissante.

LA COMTESSE, dominant sa colère. Soyez donc la bien venue aussi, mademoiselle... Ah ! mon oncle, vous aviez raison : les surprises dont M. de Montlhéry nous comble ce soir sont tout à fait charmantes. (A Cécile.) Les salons de notre hôtel avaient besoin d'une célébrité comme vous, mademoiselle, pour sortir enfin de leur obscurité... M. Durand, au risque de vous faire du tort auprès de mon excellente amie, madame Durand, veuillez offrir votre bras à mademoiselle. Les arts et l'industrie, M. Durand... Et nous, messieurs, au bal ! (On part.)

SAINT-EUSÈBE, bas à Montbard. C'est tout à fait Régence.

MONTBARD, de même. Régence est le mot.

JULIEN, à part. La pauvre femme !

SCÈNE V.

LE BARON, JULIEN.

LE BARON. Voyons, mon cher avocat, vous êtes le sage de céans, vous... Bien que Montlhéry m'ait conté toutes sortes d'assez bonnes choses sur l'existence de cette demoiselle Cécile, je m'explique difficilement l'habitude que l'on paraît avoir prise d'admettre dans un salon comme celui-ci des fillettes aussi aventureusement posées.

JULIEN. La mode, M. le baron, la mode.

LE BARON. Et comment trouvez-vous cette singularité, avocat?

JULIEN. La mode serait chose difficile à expliquer, monsieur le baron... et, à propos de mademoiselle Cécile, il me serait également impossible de vous fournir des renseignements autres que ceux que Montlhéry a dû vous donner.

LE BARON. En tous cas, cela les regarde, lui et ma nièce... Moi, je vais toujours vous remettre ce portefeuille du Lovembourg... et si vous pouvez m'éviter l'ennui de m'en aller déposer devant la justice russe, je vous serai grandement obligé... Et puis j'ai à vous prier de me dire franchement s'il n'y a pas un peu de désaccord entre Montlhéry et sa femme ; ils m'ont effrayé, voyez-vous... J'ai le cœur serré depuis un moment, et... silence là-dessus devant la cousine !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME DE MONTBARD.

MADAME DE MONTBARD, furieuse. Avez-vous vu mon mari, baron?

LE BARON. J'ai eu plusieurs fois cette satisfaction... Si je le rencontre derechef, je le presserai de venir se mettre à vos ordres, cousine... Veuillez passer, mon cher avocat.

SCÈNE VII.

MADAME DE MONTBARD, puis MONTBARD.

MADAME DE MONTBARD, seule. Quelle audace! quel scandale! ah! nous serions à tout jamais ridicules si nous laissions impunie une monstruosité de ce genre... Ah! venez ici!

MONTBARD. Vous n'écoutez donc pas cette miraculeuse harmonie, vous!

MADAME DE MONTBARD. Achille! vous êtes homme de cœur et de résolution?

MONTBARD. Tout autre que ma Clorinde l'éprouverait sur l'heure... C'est le mot.

MADAME DE MONTBARD. Vous comprenez l'insulte que Montlhéry fait à sa femme, à toute sa famille?

MONTBARD. L'insulte?

MADAME DE MONTBARD. Oui... l'insulte abominable dont il nous couvre tous, en introduisant ici cette impudente fille!

MONTBARD. La gentille musicienne?

MADAME DE MONTBARD. Sa maîtresse... sa maîtresse reconnue... affichée...

MONTBARD. Mais...

MADAME DE MONTBARD. Achille! vous allez vous battre avec Montlhéry?

MONTBARD. Moi?

MADAME DE MONTBARD. Vous allez punir, au nom du père de Jeanne, encore absent, au nom du baron, aujourd'hui trop vieux, et au nom des Montbard, vous allez punir, entendez-vous, cette incroyable insolence du comte. (Elle passe, marchant vivement.)

MONTBARD. Moi, me battre avec Montlhéry?

MADAME DE MONTBARD. Dès demain matin.

MONTBARD, suivant sa femme. Moi?

MADAME DE MONTBARD. Provoquez-le ce soir.

MONTBARD. Moi?

MADAME DE MONTBARD. Au milieu de son bal!

MONTBARD, très-haut. Clorinde! (1)

MADAME DE MONTBARD. Vous ferait-il peur?

MONTBARD. Clorinde!

MADAME DE MONTBARD. Vous avez pâli...

MONTBARD, criant. C'est possible!

MADAME DE MONTBARD. Vous tremblez, Achille!

MONTBARD, tragique. Mais ce n'est pas de peur, madame! Je tremble de stupéfaction en voyant l'horrible sang-froid avec lequel vous me demandez de vous rendre veuve... Oui... vous voulez être veuve, Clorinde! veuve, c'est le mot. (Pleurant.) Ah! je n'aurais jamais cru que tu m'aimasses si peu que cela, Clorinde!

MADAME DE MONTBARD. Quand le devoir parle, le cœur n'a qu'à se taire... Et d'ailleurs, un duel n'est pas une mort certaine.

MONTBARD. Avec Montlhéry il n'y a pas d'illusion possible... à cinquante pas il enverrait cinquante balles de suite dans celui de mes yeux que tu lui désignerais.

MADAME DE MONTBARD. Tirez l'épée!

MONTBARD. L'épée?... Il aurait fait de ma peau un véritable crible avant que j'eusse eu le temps, moi, de faire une égratignure à la sienne... au sabre, à toutes les armes connues, il se bat comme un démon et s'il voulait s'en donner la peine il boxerait victorieusement contre tout un cercle de Londres.

MADAME DE MONTBARD. Eh bien!...

MONTBARD, avec une résolution formidable. Il faut périr, n'est-ce pas? (Naturellement.) Non, madame! Montlhéry est trop mon parent, trop mon ami, pour que je le mette aussi bêtement dans la nécessité de me détruire... il ne s'en consolerait jamais... Je saurai lui épargner ce remords.

(1) Montbard. Mme de Montbard.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DURAND puis LA COMTESSE, CÉCILE, JULIEN, LE BARON, SAINT-EUSÈBE, INVITÉS DIVERS puis MONTLHÉRY.

LES INVITÉS, au fond.

ENSEMBLE.

Admirable! admirable!
Quel jeu large et puissant!...
Quel style incomparable!
Ah! c'est éblouissant!...

DURAND, applaudissant de l'index droit sur l'index gauche. Ah! brava! brava! brava! miséricorde! Vous n'avez pas entendu mademoiselle Cécile!

SAINT-EUSÈBE et QUELQUES INVITÉS. Bravo! bravo!

DURAND, pendant les bravos. C'est divin! c'est divin. (Foule vers le fond. La comtesse arrive lentement, menant d'une main Cécile et tenant de l'autre une bourse de quêteuse.) (1)

LA COMTESSE. Eh bien! messieurs, vous obligez les quêteuses à venir vous chercher jusqu'ici?

DURAND, applaudissant encore. Brava! brava!

LA COMTESSE. Soyez généreux, monsieur Durand. C'est pour les pauvres de mademoiselle.

DURAND. S'il vous plaît?

SAINT-EUSÈBE, criant. Pour les pauvres de mademoiselle! (Saint-Eusèbe va près de madame de Montbard qui arrive à droite. Durand donne avec ostentation une poignée de louis.)

LA COMTESSE. Oh! voilà une libéralité de prince! Nous ferons des prières pour qu'elle vous vaille la rémission de quelque gros péché, monsieur Durand... (Elle va devant Julien.) Monsieur Julien...

JULIEN. Hélas! madame, mon offrande sera plus humble.

LA COMTESSE. Elle n'en sera pas moins méritoire, monsieur. (Julien donne une pièce de cinq francs. La comtesse et Cécile le saluent avec respect. On remarque le trouble et l'émotion de Cécile... Pendant que la comtesse va ensuite tendre sa bourse aux autres personnages, Montlhéry et Julien se groupent vivement à l'avant-scène... Montbard et sa femme ont parlé tout bas à l'extrémité opposée.)

LA COMTESSE, devant Saint-Eusèbe. Monsieur... (Montlhéry entre et va vers Julien.)

JULIEN, bas à Montlhéry. J'ai le portefeuille...

LA COMTESSE. Dieu vous le rende, monsieur le vicomte... (Elle va devant Montbard.)

MONTLHÉRY, bas à Julien. Alberini n'arrive pas.

LA COMTESSE, à Montbard. Dieu vous le rende, mon cousin.

MONTLHÉRY. La position du prisonnier s'aggrave d'heure en heure...

LA COMTESSE, au baron. Dieu vous le rende, mon oncle.

MONTLHÉRY, bas à Julien. La diplomatie cherche à connaître son nom... J'ai peur que nous arrivions trop tard... Si Alberini n'est pas ici dans un quart d'heure, tu iras l'attendre chez lui... dans la maison où demeure Cécile.

JULIEN. Oui.

(1) Julien. Saint-Eusèbe. Durand. La comtesse. Cécile. Le baron. Mme de Montbard. Montbard. Les invités au fond.

MONTLHÉRY. Et tu l'amèneras ici.

JULIEN. Oui... (La comtesse continue la quête.)

MADAME DE MONTBARD, bas à son mari. Comme elle doit souffrir!...

LA COMTESSE, arrivant devant Montlhéry. Et vous, mon ami, comment allez-vous reconnaître l'éclat inusité que cet événement jette sur notre soirée? Car c'est un événement cela, mon ami...

MONTLHÉRY, donnant un billet de banque. Et vous lui donnez des proportions dont je vous sais un gré infini, ma chère Jeanne.

LA COMTESSE. Mais vous donnez trop peu, vous... Encore autant pour moi, s'il vous plaît. (Montlhéry donne un autre billet.) A la bonne heure! et que Dieu vous le rende aussi, monsieur. (La comtesse dit ces derniers mots en faisant effort pour retenir ses larmes.)

CÉCILE, baisant la main de la comtesse avec crainte et humilité. Ah! madame la comtesse...

LA COMTESSE. Vous tremblez et vous baissez les yeux, mademoiselle, il n'y a vraiment pas de quoi. Lorsque l'on consacre un talent aussi irrésistible que le vôtre à des actes de bienfaisance comme celui que vous accomplissez ce soir, on doit s'attendre à trouver sympathie, aide et protection partout. (A Montlhéry.) Mon ami, soyez assez aimable pour reconduire mademoiselle jusques à sa voiture.

CÉCILE, toute tremblante. Mes pauvres, pour qui vous venez de vous intéresser si généreusement, madame la comtesse, sont de jeunes et malheureuses orphelines que j'ai réunies dans une maison paisible. Je m'efforce de les tenir là, par le travail, loin, bien loin des dangers que la misère multiplie si fatalement devant les jeunes filles abandonnées aux hasards de la vie... Le puissant secours que vous leur accordez ce soir va me permettre d'assurer un honnête avenir à un grand nombre d'entre elles... Ah! elles vous béniront, madame, et moi... moi, humble quêteuse, je vous prie de vouloir bien accepter, au nom de ces pauvres enfants, ce tout petit bouquet, chef-d'œuvre de leur modeste atelier. (Elle lui présente un bouquet exactement semblable à celui que Montlhéry porte encore à sa boutonnière.) Oh! prenez-le, prenez-le, madame; il n'est jamais offert qu'à ceux de nos bienfaiteurs qui ont, comme vous, l'âme aussi noble que bonne, et qui viennent à notre aide au nom seul de la pure et sainte charité. (La comtesse prend le bouquet. Cécile se retire reconduite par Montlhéry. On entend l'orchestre.)

ENSEMBLE, excepté Montlhéry, la comtesse et Cécile.

> Elle est charmante,
> Sa voix touchante
> M'allait au cœur...
> Déjà cette âme
> Serait infâme...
> Non! non! c'est une erreur.

LA COMTESSE. L'orchestre nous appelle, messieurs.

JULIEN, à part. La pauvre femme!... (La foule retourne au bal. Le baron a pris le bras de Julien. Madame de Montbard a dit un mot à son mari.)

LA COMTESSE, bas à madame de Montbard. Attendons encore... Je vous rejoins.

MADAME DE MONTBARD, de même à la comtesse. Ne mollissons pas!... Je vous attends.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Et pourtant, ce sont bien les mêmes fleurs... Si elle disait vrai... si ce n'était là qu'un témoignage de reconnaissance donné aux personnes qui... Son langage, son émotion me gagnaient malgré moi... Cette ressemblance étrange... Ah! je ne sais plus ce que j'éprouve... Il tarde bien à remonter, lui... Non, le voilà!

SCÈNE X.

LA COMTESSE, MONTLÉRY.

MONTLHÉRY. Eh bien! êtes-vous suffisamment édifiées sur la signification de ce petit bouquet?

LA COMTESSE. Oh! je t'en prie, ne me poursuis plus de ce sourire railleur qui m'exaspère.

MONTLHÉRY. Ah!

LA COMTESSE. Henri, si tu me trompais avec une telle complication de mensonges et de ruses, ce serait infâme de ta part... mais si l'erreur venait de moi, si je t'accusais à tort d'une duplicité semblable...

MONTLHÉRY. Eh bien?

LA COMTESSE. Si tu n'avais pas mérité l'indignation, le mépris que je t'ai déjà témoignés et dont je veux t'accabler peut-être avant la fin de ce bal... Oh! alors...

MONTLHÉRY, très-sévère. Regardez autour de vous, madame!... Regardez ces armoiries, ce blason, sentinelles placées à côté des morts de ma famille!... Elles ont un mot d'ordre, ces sentinelles; celui des Montlhéry qui l'aurait oublié n'entrerait plus ici... Et, depuis quatre siècles passés, ce mot d'ordre est gravé là en lettres ineffaçables... Lisez-le, madame! Lisez donc!... lisez, je vous prie. (Il a désigné un écusson.)

LA COMTESSE, lisant la devise de l'écusson. « Tout pour l'honneur. »

MONTLHÉRY. Là aussi : « Tout pour l'honneur. » Et moi, moi, le chef actuel de cette famille qui a donné des héros à la France, des magistrats, des sages et des savants à la civilisation, moi, ici, devant l'ombre stupéfaite de mes ancêtres, j'obligerais la seule dame de Montlhéry qui existe, j'obligerais ma femme à recevoir, à conduire par la main une fille qui serait publiquement déshonorée, une fille galante que j'aurais corrompue, débauchée moi-même! .. Allons donc! vous êtes une enfant! (1)

LA COMTESSE. Oui... oui... mais un enfant qui souffre, on lui porte secours... on a pitié de lui... Henri, prends aussi pitié de moi... Je ne parle plus de cette jeune fille; tu avais raison; elle m'a émue à son avantage.

MONTLHÉRY. Ah! enfin!

LA COMTESSE. Mais il reste une autre femme.

MONTLHÉRY. Encore madame Durand!

LA COMTESSE. Que veux-tu que j'y fasse? cette pensée me domine, me torture.

MONTLHÉRY. C'est de la folie.

LA COMTESSE. Henri, je t'ai vu toujours aller au-devant des malheureux... je sais que tu te complais à être bon, miséricordieux... Tu serais tout cela pour une pauvre étrangère qui t'implorerait une fois seulement... et moi...

MONTLHÉRY, touché des larmes de sa femme. Jeanne!...

LA COMTESSE, Moi, qui ne puis, qui ne veux vivre que pour t'aimer... oh! ne m'abandonne pas au martyre que je subis!... aide-moi, sauve-moi! Henri, oui, tu le vois, c'est de la folie... oui, le désordre est dans ma tête, et, malgré moi, le doute, la haine, l'amour

---

(1) Montlhéry. La comtesse.

sont à la fois dans mon cœur... Sauve-moi de ce vertige qui m'a gagnée ! sauve-moi de la jalousie qui m'étouffe !

MONTLHÉRY. N'écoute plus ta cousine, ton extravagante cousine, et l'ordre sera refait dans cette tête un peu trop vive, un peu trop romanesque, un peu trop orgueilleuse, mais toujours bien pure, mais toujours bien belle... Ne t'effraie pas non plus de la haine que tu crois sentir là... il n'y en a jamais eu... il n'y a là que de l'amour... un amour qui nous ferait une félicité sans égale, s'il n'était un peu trop poltron... oui... poltron, puisqu'il se laisse tourmenter par la jalousie... La jalousie, absurde furie ! fille hideuse des sept péchés capitaux !... impose silence à cette mauvaise conseillère aussi bien qu'à ta cousine... mais écoute toujours, écoute sans crainte cet amour si doux qui frémit, là, sous ma main, des dangers que tu lui fais courir... écoute-le toujours, et ce cœur comprendra le mien, car je t'aime quoique tu en dises.

LA COMTESSE. Ah !

MONTLHÉRY. Je t'aime, vois-tu, par toutes les saintes lois d'affection et de dévoûment que Dieu a données à l'âme humaine; parce que ton enfance s'est écoulée sur les genoux d'une mère éplorée ; parce que, jeune fille, tu as dédaigné les joies de ton âge pour te faire le bon ange, l'ange consolateur de cette mère martyr... parce que n'ayant jamais connu les tendres caresses d'un père, ni ses encouragements ni ses leçons, tu as néanmoins gardé pour ce père, toujours loin de toi, une vénération, un culte pieux...

LA COMTESSE. Oh ! oui !

MONTLHÉRY. Je t'aime, parce que tu as chéri le vieux baron, notre oncle, comme tu chéris ton père.

LA COMTESSE. Oui... oui...

MONTLHÉRY. Je t'aime, Jeanne...

LA COMTESSE. O bonheur !

MONTLHÉRY. Je t'aime, parce que tu veux m'aimer, parce que tu m'aimes, parce que tu m'aimeras toujours !

LA COMTESSE. Henri ! Henri ! Oh ! que Dieu t'entende ! (Le baron et Julien ont entendu les derniers mots. Madame de Montbard reste stupéfaite en voyant la comtesse dans les bras de Montlhéry.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BARON, JULIEN, MADAME DE MONTBARD.

JULIEN, montrant Montlhéry qui embrasse sa femme. Eh bien ! monsieur le baron, craignez-vous encore qu'ils ne se comprennent pas ? (1)

LE BARON, essuyant une larme de joie. Bravo ! bravo ! mes enfants !... Je voudrais bien que mon pauvre vieux frère vous eût entendus comme moi... cela nous aurait rajeunis l'un et l'autre de vous voir heureux... mais sarpejeu ! Montlhéry, je t'aurais poignardé de cette vieille main, si tu avais méconnu ce beau trésor dont le ciel a enrichi notre maison.

JOSEPH, annonçant. M. le chevalier d'Alberini.

MONTLHÉRY. Ah !... Retournez, retournez au bal... nous sommes tous ici... notre absence serait remarquée... Vous, cousine, vous ne pouvez guère revenir de ce que j'adore ma femme, n'est-ce pas ?.. elle va vous expliquer ce miracle... allez !... Arrivez, arrivez, mon cher chevalier ! (En sortant, on salue Alberini qui paraît au fond.)

---

(1) Julien Montlhéry. Le baron. La comtesse. Mme de Montbard.

SCÈNE XII.

JULIEN, MONTLHÉRY, ALBERINI.

MONTLHÉRY. (Scène dite avec mystère.) Eh bien ?

ALBERINI. Succès !

MONTLHÉRY. L'évasion...

ALBERINI. L'évasion est possible : les geôliers se laissent gagner.

MONTLHÉRY. Le nom du prisonnier ?

ALBERINI. Inconnu encore ; cependant l'enquête marche et l'on peut le connaître.

MONTLHÉRY. Mais si nous ne perdons pas un jour ?

ALBERINI. Alors, l'évasion aura lieu avant que le nom soit connu.

MONTLHÉRY. Combien nous faut-il d'hommes ? combien d'argent ?

ALBERINI. Trente hommes dévoués... tous marins... tous bons nageurs.

MONTLHÉRY. Nous les aurons.

ALBERINI. Sur les trente, vingt auront peu de dangers à courir. Mais les dix autres, en cas d'échec, courent le risque de périr avec vous et moi.

MONTLHÉRY. Nous aurons ces dix hommes prêts à périr avec nous.

JULIEN. Je suis le premier... il n'en faut plus que neuf.

ALBERINI. Maintenant, reste la question d'argent... elle est lourde.

MONTLHÉRY. Combien ? à peu près...

ALBERINI. Pour mener tout à bonne fin, d'après votre plan, et pour parer à l'imprévu, il faut à peu près... un million.

MONTLHÉRY. Nous aurons le million...

ALBERINI. Voici un billet que le prisonnier vous envoie.

MONTLHÉRY. Ah ! Donnez ! donnez !... Mon malheureux oncle ! (Il lit à Julien et à Alberini, après avoir parcouru le billet.) « Mon brave Montlhéry, j'accepte tout ce que tu veux faire pour me tirer de « ce mauvais pas... mais à une condition : c'est que « ni ma fille ni mon frère ne sauront jamais rien de « cet évènement... j'ai pris, moi, toutes les mesures « nécessaires pour le leur tenir caché... un seul mot, « une seule démarche imprudente de ta part feraient « tout comprendre à Jeanne... Je ne veux pas de « cela même au prix de ma vie... agis donc en conséquence... je me repose, du reste, sur ta prudence « et sur ta loyauté accoutumées, quant au secret « à garder... quant aux dangers à braver pour me « tirer d'ici, ton courage et ton intrépidité me répondent du succès... je t'attends donc avec confiance... « ton oncle et ton ami... VICOMTE DE MONTLHÉRY. » Vous avez déjà compris tout ce qu'il va nous falloir de prudence et de ruse... plus un mot ici... Demain, à huit heures du matin, chez Cécile... on vient... soyez gais tous les deux ! soyez bruyants dans le bal !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MONTBARD, MADAME DE MONTBARD, et au fond, LE BARON, LA COMTESSE, INVITÉS.

MADAME DE MONTBARD. Au lansquenet, messieurs !

MONTLHÉRY, joyeux. Oui, cousine adorable, au lansquenet ! et défendez vos louis : Nous jouons gros jeu... (à la comtesse.) Avant cette partie de lansque-

net, madame la comtesse veut-elle bien danser un quadrille avec son mari? (Ils disparaissent.)

MADAME DE MONTBARD, à droite. Achille! apportez-moi une glace.

MONTBARD, allant à gauche. A la minute.

MADAME DE MONTBARD. Achille!

MONTBARD. Voilà! voilà!

MADAME DE MONTBARD. Apportez-moi votre bourse.

MONTBARD. Avec ou avant la glace?

LE BARON. Eh diantre! Montbard, on dirait que vous faites le service du bal.

MONTBARD. C'est le mot.

SCÈNE XIV.

LE BARON.

LE BARON, seul. Ils dansent... ils dansent ensemble... qu'est-ce que je demande, moi? qu'est-ce que demandent ces vieux Montlhéry qui me regardent?... un petit héritier... un petit Montlhéry pour que le nom ne s'en perde pas.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIÈME ACTE.

Un kiosque dans le parc d'un château à St-Germain. Vue du parc, au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, MONTLHÉRY.

Ils arrivent chacun d'un côté.

MONTLHÉRY. Ah!... cet argent.

JULIEN. J'ai là les six cent mille francs sur la banque d'Angleterre.

MONTLHÉRY. Bien! prends encore ces cinquante mille francs... c'est tout ce que j'ai pu arracher à Durand... mais il est ici... tu vas lui parler toi-même, tu lui offriras une hypothèque et il te comptera sans doute les trois cent cinquante mille francs qui manquent pour compléter notre million... je porterai cette dernière somme moi-même en allant rejoindre le brick.

JULIEN. C'est convenu... Où est Durand?

MONTLHÉRY. Ils auront passé dans la forêt; car je ne les entends pas dans le parc, et ils sont très-criards.

JULIEN. Il y a donc foule à Saint-Germain?

MONTLHÉRY. Pour réunir nos gens et notre argent, nous nous cachons, depuis deux jours, Alberini et moi, derrière Durand et quelques personnes qu'il traite dans sa petite maison, ici à deux pas

JULIEN. Il n'a pas l'habitude de n'y traiter que des hommes, dans sa petite maison... Le demi-monde doit-être par là.

MONTLHÉRY. Non... c'est l'Opéra... Le cousin Montbard est de la partie... Si la cousine apprend jamais cette escapade, elle lui arrache pour le moins une oreille et elle le fait interdire.

JULIEN. C'est le mot... Mais comment as-tu permis à ce monde... léger de pénétrer dans ce château patrimonial de la comtesse?

MONTLHÉRY. Ce n'est pas moi... c'est Durand et Montbard; ils ont fait invasion ici avec leur bande sans m'en demander avis... cela me contrarie un peu... Enfin! il n'y a que le parc de compromis... (Il regarde à sa montre.) Les heures sont d'une longueur.

JULIEN. Alberini ne sera pas ici avant vingt minutes au moins.

MONTLHÉRY. Attendons.

JULIEN. Tu n'as plus aucune recommandation à me faire, avant le départ?

MONTLHÉRY. Aucune... La conversation avec Durand... tout le reste est prévu, réglé... je n'ai plus qu'une seule inquiétude, c'est celle que me donne ma femme... Je croyais m'être réhabilité auprès d'elle le soir du bal, mais...

JULIEN. Ah! elle est désolée de ne pas savoir à quoi tu emploies ton temps.

MONTLHÉRY, avec une explosion de désespoir. Quand je lui jure que c'est pour notre bien à tous, pourquoi ne s'incline-t-elle pas devant mon serment, devant mon serment solennel?

JULIEN. Pardonne-lui, Montlhéry!

MONTLHÉRY. Ne pas me croire, c'est me crier sans cesse : « Tu mens! tu es sans foi ni loi, sans dignité... tu mens pour cacher tes fautes... tu es un hypocrite... » et l'hypocrite est le plus méprisable des hommes; l'hypocrite est plus vil que le lâche. (Cris au loin. Voix de Montbard et de Durand, voix de femmes. On rit et on passe).

JULIEN. On vient! remets-toi! remets-toi, je t'en supplie!

MONTLHÉRY. Ils sont dans la grande allée... va parler à Durand... va... va, mon brave Julien!

JULIEN. J'y vais.

SCÈNE II.

MONTLHÉRY.

MONTLHÉRY, seul, se jetant sur le canapé du kiosque et éclatant en sanglots. Oh! Jeanne! Jeanne!

SCÈNE III.

MONTLHÉRY, CÉCILE, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE. Par ici, mademoiselle... M. le comte est encore là.

CÉCILE. Ah!

MONTLHÉRY. Vous ici!

CÉCILE. J'ai quelque chose de très-important à vous dire.

MONTLHÉRY, regardant à sa montre. Ah! (Au concierge.) Vous viendrez me chercher ici lorsque M. d'Alberini paraîtra.

LE CONCIERGE. Oui, monsieur le comte.

SCÈNE IV.

MONTLHÉRY, CÉCILE.

CÉCILE. Vous êtes souffrant, monsieur?

MONTLHÉRY. Non, mon enfant... voyons vite cette chose importante.

CÉCILE. Depuis hier, on emploie ruse sur ruse pour

me faire dire ce qui s'est passé entre vous et vos amis, lorsque vous vous êtes réunis chez moi.

MONTLHÉRY. Je m'en doutais.

CÉCILE. Ah!

MONTLHÉRY. C'est pour cela que nous nous sommes réunis ailleurs.

CÉCILE. Moi, j'ai été effrayée de toutes ces questions.

MONTLHÉRY. Effrayée pour qui?

CÉCILE. Pour vous, monsieur le comte. Je n'ai à craindre, pour ma part, que les juges de la musique.

MONTLHÉRY. Et moi je n'ai à craindre absolument personne.

CÉCILE. Veillez-y cependant... une dame de mes élèves qui voit souvent une personne influente....

MONTLHÉRY. Eh bien?

CÉCILE. Eh bien! Cette dame m'a dit à l'oreille que vous deviez vous tenir sur vos gardes... on fait courir le bruit que vous vous occupez de choses dangereuse, et que c'est chez moi que...

MONTLHÉRY. Je trame mes machinations?

CÉCILE. C'est cela.

MONTLHÉRY, gaiment. Et vous seriez alors notre complice?

CÉCILE, rassurée par la gaîté de Montlhéry et riant avec lui. Oui... on me fait cette honneur-là... et moi, dans ce cas, me voilà à faire de la politique comme M. Jourdain faisait de la prose... sans le savoir.

MONTLHÉRY. C'est l'inverse qui arrive pour votre charitable dame. Elle croit en faire et elle n'en fait pas... Dites-lui cela de ma part, lorsque vous la reverrez.

CÉCILE. Je n'y manquerai pas... Alors ma course à Saint-Germain a été inutile... J'avais pourtant pris de bien grandes précautions pour ne pas être suivie... je savais qu'il y avait fête chez M. Durand... C'est de chez lui que l'on m'a renvoyée ici... vous ne m'écoutez plus, monsieur le comte. (1)

MONTLHÉRY. Si... si... continuez! (A part.) Je gage que c'est ma femme et sa cousine qui me font surveiller. (Il se promène avec agitation.)

CÉCILE. Là!... prétendez encore que mon avis ne vous met pas un peu l'âme à l'envers...

MONTLHÉRY. Au contraire, mon enfant : il m'explique certains détails qui... (A lui-même... très-haut.) Je le crois pardieu bien que je ne comprenais pas.

CÉCILE. Mais je ne comprends guère non plus.

MONTLHÉRY. Cela ne fait rien : continuez.

CÉCILE. Il est une autre chose qui m'intéresse particulièrement... c'est à propos de madame la comtesse.

MONTLHÉRY. A propos de ma femme?

CÉCILE. Elle est venue chez moi, hier, avec une autre dame un peu...

MONTLHÉRY. Un peu vive? (Geste affirmatif de Cécile.) Et qui a des allures de hussard tapageur?... c'est la cousine... en voilà qui ont dû vous en faire des questions!

CÉCILE. Elles ont parlé seulement de la maison de mes petites orphelines, qu'elle ont voulu aller voir.

MONTLHÉRY. Ha! Et ma femme vous a-t-elle fait peur, comme le soir du bal?

CÉCILE. Oh! non... Le soir du bal, pendant cette quête, sa main, en touchant la mienne, était si brûlante et parfois elle tremblait si fort, qu'il me semblait qu'elle partageait, elle aussi, les vilaines pensées que l'on s'obstine à avoir sur ma position vis-à-vis de vous...

MONTLHÉRY, regardant à sa montre. Elle est guérie de ces vilaines pensées-là.

CÉCILE. Oh! J'en ai eu la preuve hier... et j'en suis bien heureuse... Comme elle est imposante!... Ah! c'est bien ainsi que je me la représentais, celle qui avait mérité d'être votre compagne!... et vous seul aussi pouviez être aimé d'une femme comme elle... quel bonheur doit être le vôtre?

MONTLHÉRY. Votre futur mari est capable de vous rendre plus heureuse encore.

CÉCILE. Qui vous dit que j'aie un futur mari?

MONTLHÉRY. Je l'ai deviné... C'est notre avocat Julien.

CÉCILE. Mais parlez donc plus bas : M. Julien peut vous entendre... il est par là.

MONTLHÉRY. Mais s'il n'y était pas, par là, vous ne m'y auriez pas retenu aussi longtemps, par là... Car vous voyez bien que je suis pressé.

CÉCILE. Oh! voilà de l'ingratitude.

MONTLHÉRY. De l'ingratitude... de l'ingratitude... Ce n'est pas la mienne qui m'inquiète pour vous, c'est celle de Julien... A moins que je ne prenne le parti de lui dire clairement le fait; ce serait plus court.

CÉCILE. Gardez-vous-en bien, j'en mourrai de confusion.

MONTLHÉRY. Et comme il ne devinera jamais quoique ce soit dans ce genre là, si je ne lui dis rien, vous en mourrez de chagrin, car je le vois bien, ma chère enfant, vous l'aimez de toute la puissance de votre bonne petite âme.

CÉCILE. Silence! Le voici!

SCÈNE V.

CÉCILE, JULIEN, MONTLHÉRY. (1)

JULIEN. Mon ami, cette affaire avec Durand ne souffre pas la moindre difficulté.

MONTLHÉRY. Mais toujours avec l'hypothèque?

JULIEN. Oh! jamais autrement... Mais avec l'hypothèque, il est à tes ordres dès demain, si tu le désires.

MONTLHÉRY. Le plus tôt possible.

JULIEN. M. d'Alberini arrive au bout du parc.

MONTLHÉRY. Ah!

JULIEN. J'ai renvoyé le concierge qui venait t'en prévenir.

MONTLHÉRY. Je vais le voir... Attends ici... et sois assez galant, au moins une fois dans ta vie, pour faire prendre patience à mademoiselle... (A Cécile) Je reviens à l'instant... (A Julien.) Donne-moi cette note. (Bas.) Cette note est un prétexte pour te dire que Cécile t'adore et que tu l'épouseras à notre retour.

JULIEN. Moi?

MONTLHÉRY. Oui... (A Cécile.) Une minute, ma chère enfant. (Julien reste stupéfait.)

SCÈNE VI.

JULIEN, CÉCILE.

Ils sont troublés et hésitent l'un et l'autre à prendre la parole.

CÉCILE. Ce moqueur de comte voudrait vous faire une fâcheuse réputation, monsieur.

JULIEN, balbutiant. En effet, mademoiselle... il a de singulières idées, mademoiselle.

CÉCILE. C'est vrai.

JULIEN. Il est surprenant, mademoiselle... il est même tout à fait... surprenant.

CÉCILE. Si vous le laissiez dire, il...

---

(1) Cécile, Montlhéry.

(1) Cécile n'entend pas ce que disent Julien et Montlhéry.

JULIEN. Il me ferait passer pour un Iroquois, mademoiselle.

CECILE. Oh!

JULIEN, comme une homme qui se résigne. Ah!

CECILE. Vous exagérez aussi, monsieur.

JULIEN. Aucunement, mademoiselle.

CECILE. Ah!...

JULIEN. Oh!

CECILE. Oh! monsieur.

JULIEN. Si .. si, mademoiselle. (Un silence. nouvel embarras pour prendre la parole). (1)

CECILE. Ce parc et ce jardin sont bien beaux!

JULIEN. Admirables, mademoiselle. Cette propriété appartenait aux dames de Montbard... C'est ici qu'avaient été élevés la mère de madame la comtesse et la mère de sa cousine.

CECILE. Ah!

JULIEN. Oui, mademoiselle.

CECILE. Comme on doit se plaire au milieu de toutes ces fleurs?

JULIEN. Oh! oui.

CECILE. Sous l'ombrage de ces arbres majestueux!

JULIEN. Surtout par un soleil comme celui-ci.

CECILE. Ah! l'on a beau dire... Le bon vieux temps avait ses avantages.

JULIEN. Pour ceux qui avaient les châteaux.

CECILE. Aujourd'hui, on ne sait plus les faire.

JULIEN. Oh! non, mademoiselle.

CECILE. Hormis pourtant les châteaux en Espagne.

JULIEN. Ah! ah! pour ceux-là nous serons toujours de grands architectes.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MONTLHÉRY.

MONTLHERY. En route, Julien! Tout va supérieurement... Alberini t'attend au bout du parc, à la porte de la forêt... Aussitôt l'affaire du brick terminée à Londres...

JULIEN. Je reviens à Paris?

MONTLHÉRY. C'est cela. . (A Cécile.) Nous envoyons un navire au père de ma femme à la Guadeloupe et Julien va le préparer en Angleterre... Il part à l'instant pour s'embarquer au Hâvre.

CÉCILE. Ah!

MONTLHÉRY, bas à Cécile. A-t-il été aimable?

CÉCILE, de même. Tout à fait!

MONTLHÉRY. Dis au moins adieu à mademoiselle, avocat que tu es!

JULIEN. Au revoir donc, mademoiselle. (Il lui donne maladroitement une poignée de main.)

CÉCILE. Au revoir, monsieur Julien.

MONTLHÉRY. Qu'est-ce que cette poignée de main? Lorsque l'on se met en mer on embrasse les gens. (Julien embrasse Cécile.) A la bonne heure!... Hâte-toi, là-bas!

JULIEN. Compte sur moi comme sur toi-même.

MONTLHÉRY. Dans huit jours au plus tard...

JULIEN. Dans huit jours.

MONTLHÉRY. Bonne chance et bon vent!

SCÈNE VIII.

CÉCILE, MONTLHÉRY.

CÉCILE. Méchant!... Vous me mettez dans un embarras...

MONTLHÉRY. Pourquoi ces yeux rouges?

CÉCILE, essuyant une larme. Eh! s'il y a une tempête!

MONTLHÉRY. Il n'y a de tempête que dans votre cœur; mais je suis votre pilote; je vous mènerai au port. (Rires, cris de la bande de Durand.) Voici la bande de Durand... Regagnez votre voiture et sauvez-vous au galop.

CÉCILE, partant. N'oubliez pas que je compte sur vous pour m'avancer un peu dans les bonnes grâces de madame la comtesse... elle y est bien disposée... Il paraît que je ressemble étonnamment à une personne qu'elle aimait beaucoup.

MONTLHÉRY. Allez! allez! petite babillarde.

CÉCILE, embrassant le comte. A bientôt, mon bon tuteur...

MONTLHÉRY. A demain, ma chère enfant... (Seul.) Oui, cette ressemblance devient de plus en plus frappante.

SCÈNE IX.

MONTLHÉRY, DURAND, MONTBARD, SAINT-EUSÈBE, DAMES et CAVALIERS de la fête.

DURAND. Le voici! le voici le seigneur châtelain.

MONTBARD et UNE DAME, chantant.

« De la gaîté, de la folie
« Les plaisirs ont aussi leur jour. »

C'est le mot.

DURAND. Couronnons M. de Montbard de roses.

MONTBARD. Non! Du pampre, du lierre, et nous faisons de Durand un Silène.

DURAND. S'il vous plaît?

PREMIÈRE DAME, criant. Un Silène!... C'était le Durand de la mythologie.

MONTBARD. C'est le mot.

SAINT-EUSÈBE. Des couronnes pour M. Durand!

LA BANDE. Des couronnes!

MONTBARD. Arrêtez-le!

DURAND, poursuivi. Ah! les espiègles!

MONTBARD. L'enceinte continue.

DURAND. Les espiègles! les espiègles!

MONTLHÉRY, dominant le bruit. Mesdames, avant de terminer la fête que vous offre M. Durand vous avez voulu visiter ce parc... Votre châtelain, puisque châtelain il y a, a été pris à l'improviste... il ne peut vous offrir que cette modeste collation. (Des domestiques ont apporté une table chargée de fruits, de champagne et de glaces.)

PREMIÈRE DAME. Elle est superbe... Vive M. le comte!

TOUS. Vive M. le comte!

MONTBARD. A table! (On prend place.)

ENSEMBLE, excepté Montlhéry et Durand qui causent à l'écart.

De la gaîté, de la folie!
Les plaisirs ont aussi leur jour.
Ils sont les haltes de la vie;
Marquons-les de vin et d'amour!

UNE DAME, chantant.

L'homme ne peut vivre le même :
Changeons sans regrets superflus...
Ainsi le veut la loi suprême :
On meurt lorsqu'on ne change plus
Changer, c'est perdre quelque chose

---

(1) Cécile. Julien.
(2) Julien. Cécile.

Ou prendre ce que l'on n'a pas :
Le rosier prend et perd sa rose,
La beauté prend, perd ses appas
Et le changement suit ses pas.

CHOEUR.

Or, si la beauté, si la rose,
Changent tour à tour ici-bas...
Prenons ou perdons quelque chose :
On meurt lorsqu'on ne change pas...
On meurt lorsqu'on ne change pas.

MONTBARD. Deuxième couplet :

LA CHANTEUSE.

Le mouton prend et perd sa laine
Et le serpent change de peau...
La plante qui croît dans la plaine
Perd et reprend l'épi nouveau

(A Durand.)

Les cerfs changent leur bois...

(Suspension. Rires.)

DURAND. S'il vous plaît?

MONTBARD, criant. Les cerfs changent leur bois! (Rires.)

SAINT-EUSÈBE, criant. C'est le mot! (Rires.)

LA CHANTEUSE, reprenant l'air.

Les cerfs changent leur bois... l'année
Reprend et perd chaque saison
Et la vigne à l'homme est donnée
Pour prendre et perdre la raison...
L'homme prend et perd la raison.

CHOEUR.

Or, si rien ne dure le même
Buvons sans regrets superflus...
Ainsi le veut la loi suprême :
On meurt lorsque l'on ne boit plus...
On meurt lorsque l'on ne boit plus.

La première dame, placée au centre de la table, face au public, s'est levée pour remplir le verre de Montlhéry et de Durand... Cette place, ainsi restée vide, est occupée à la fin du chant, par madame de Montbard, vêtue en amazone, qui crie : « Dernier couplet! » en renversant à coups de cravache les verres et les bouteilles. Mouvement général... panique... fuite en désordre... La comtesse, aussi vêtue en amazone, reste silencieuse et immobile au fond. Montlhéry gagne l'avant-scène, regardant sa femme. Durand cherche à se cacher derrière un massif d'arbres, à côté du kiosque.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA COMTESSE, MADAME DE MONTBARD.

MADAME DE MONTBARD, sabrant sur la table. Hors d'ici! hors d'ici, s'il vous plaît! Ce château était celui des dames de Montbard; ma cousine et moi vivantes, on ne le profanera pas ainsi... (A son mari qui cherchait à se cacher sous la table, mais qui n'y a pas réussi ..) Ah! vraiment!... Ah! c'est ainsi que vous êtes à Orléans, monsieur. (Elle veut le poursuivre la cravache haute et criant.) Ah! ah!

MONTBARD, s'esquivant de droite et de gauche autour de la table. Je suis pris... pris... pris... c'est le mot... c'est le mot... c'est le mot. (Il arrache enfin la cravache des mains de sa femme, et l'apostrophe avec une fureur grotesque.) Clorinde! Clorinde! Si le gouvernement français ne m'accorde pas un divorce instantané... instantané est le mot... je passe à Constantinople...

MADAME DE MONTBARD. Achille!...

MONTBARD. Je m'y fais Turc; vous devenez Turquesse; je vous fais coudre dans un sac par des esclaves noirs et je vous plonge dans le Bosphore de Thrace; je vous noie sans rémission dans cet antique canal... Allons souper chez Durand, mesdames et messieurs... venez!... (En passant près de Montlhéry.) Comment trouvez-vous que je lui ai parlé, Montlhéry?

MADAME DE MONTBARD. Donnez-moi votre bras, Saint-Eusèbe... J'en serai aussi de ce souper, chez votre Durand, moi... et madame Durand qui vient de passer en sera également... Marchons!

DURAND, fuyant par la gauche. C'est la fin du monde!

SCÈNE XI.

MONTLHÉRY, LA COMTESSE.

MONTLHÉRY. Je suis coupable, moi aussi... et je vous demande très-humblement pardon d'avoir eu le mauvais goût d'offrir des rafraîchissements à...

LA COMTESSE, ayant tiré un cordon de sonnette appendu à un des pilliers du kiosque. (On entend au loin les sons d'une petite cloche.) Je regrette l'esclandre que vient de faire ma cousine. Son indignation l'a emportée sans que j'aie pu la retenir... Je ne suis pas venue pour te surprendre dans tes plaisirs clandestins... Je suis venue parce que j'ai à te parler, et comme il n'est plus donné à personne de te rencontrer chez toi...

MONTLHÉRY. Je...

LA COMTESSE. Si tu agis ainsi, c'est assurément à cause d'un autre secret dont la révélation est également impossible... Je sais cela... n'en parlons plus... (Le concierge paraît. Montlhéry se contient.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE CONCIERGE.

Le concierge arrive un trousseau de clefs à la main. C'est un homme grave, digne.

LA COMTESSE, au concierge. Envoyez-nous une plume et de l'encre, monsieur Lambert... Vous aurez ensuite la bonté de faire abattre ce pavillon; vous en brûlerez les débris ici, ici-même, avec tout ce qui a pu servir aux divertissements des personnes qui viennent de sortir... et, sur l'emplacement du pavillon, vous ferez planter des ronces et des cyprès.

MONTLHÉRY, au concierge qui le regarde avec surprise. Oui, monsieur Lambert... faites exécuter l'ordre que donne madame la comtesse... (Le concierge s'incline et sort.)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, MONTLHÉRY.

MONTLHÉRY, prenant brusquement le bras de la comtesse et la menant à l'avant-scène. Jeanne!

LA COMTESSE, avec le plus grand calme. Tu me fais mal, Henri.

MONTLHERY, s'éloignant vivement d'elle. (A part.) Oh! quelle frénésie m'égare!... J'allais la jeter à mes genoux... honte, honte à moi!

LA COMTESSE. Je pars tout à l'heure pour l'Auvergne avec le baron, et ce que j'ai à te dire ne souffrait pas de retard... Des fournisseurs de la maison sont venus plusieurs fois présenter leur mémoire... Je n'ai pas trouvé assez d'argent pour les payer. Je suis allée en demander à ton notaire... il m'a répondu qu'il t'avait avancé beaucoup, et je l'ai trouvé irrité contre toi parce que, ces jours-ci, tu as fait d'autres emprunts considérables en Normandie et en Bretagne.

MONTLHERY, à part. Comment savent-ils déjà... (1)

LA COMTESSE. Le notaire ne se trompe-t-il pas?

MONTLHERY. Ce qu'il vous a dit est exact.

LA COMTESSE. Il prétend que ces emprunts engagent complétement ton patrimoine, et qu'il ne t'est plus possible d'avoir d'autre argent sans fournir une garantie sur ce qu'il appelle mes biens personnels.

MONTLHERY. Quoi! le notaire vous a...

LA COMTESSE. Il m'a refusé cinq ou six mille francs dont j'ai besoin pour mon voyage. (Elle voit le concierge qui apporte une écritoire...) Ne parle pas de cela devant ce digne homme... Merci, M. Lambert. (Le concierge se retire.)

MONTLHERY, à part. Oui, je suis surveillé, suivi partout...

LA COMTESSE. Le notaire, sur ma demande, a alors préparé un acte par lequel je t'autorise à fournir sur ma dot l'hypothèque qu'il demande... Avec ma signature au bas de cet acte, que voici, tu pourras prendre chez lui ce que bon te semblera... Tu paieras les fournisseurs et tu m'enverras cinq mille francs chez notre oncle... C'est cette signature que je suis venue te donner ici avant mon départ...

MONTLHERY, à part. Ah! je vais boire le calice jusqu'à la lie : il me faut l'hypothèque pour Durand.

LA COMTESSE. Regarde cet acte.

MONTLHÉRY. L'importance de l'hypothèque est de combien?

LA COMTESSE. La ligne reste en blanc... Dis qu'elle est la somme dont tu as besoin, et je vais l'écrire là... (Elle se dispose à écrire.)

MONTLHERY, à part. Ah! il le faut!...

LA COMTESSE. Quelle est la somme?

MONTLHERY. Jeanne, je fais une entreprise qui nous intéresse,.. beaucoup l'un et l'autre... Pour éviter de te dire un mensonge, je reste dans la fatale nécessité de ne pas justifier ma conduite.

LA COMTESSE. Oh! ne reviens pas là-dessus... combien te faut-il d'argent?

MONTLHERY. La signature que tu es venue m'offrir, j'allais, demain, te prier de me la donner... J'éprouvais même une satisfaction, que tu comprendras plus tard, à t'associer à cette entreprise, par le sacrifice d'une partie de ta dot, et...

LA COMTESSE. Mon oncle m'attend pour ce départ... finissons-en... combien demandes-tu?

MONTLHERY. Pour les besoins de la maison, pour toi, et pour mon projet...

LA COMTESSE. Combien?

MONTLHERY. Bien près de quatre cent mille francs!

LA COMTESSE, écrivant. Dis-le donc!

MONTLHERY à part. Pas un mot!... elle écrit la somme!... elle hésite... elle n'a pas signé... elle ne signera pas!

LA COMTESSE, pleurant. Henri!... viens... viens près de moi... ta main, ta main dans la mienne... Oh! ne détourne pas les yeux, va! Je sens tout ce que ta fierté si ombrageuse doit t'infliger de douleur en ce moment... Tu rougis d'avoir un aussi grand besoin de moi, et si tu rougis, tu dois bien souffrir.

MONTLHERY. Je n'ai pas à rougir, mais il est vrai que je souffre.

LA COMTESSE. Laisse-moi ta main... Je ne te fatiguerai plus de mes questions... Je suis résignée à la situation qu'il t'a plu de me faire... et c'est de grand cœur que je t'abandonnerais jusqu'à la dernière obole de cette dot, qui me plaisait surtout à cause de toi... mais le ciel a exaucé notre vœu le plus cher... Henri, je vais être mère!

MONTLHÉRY, tombant aux genoux de la comtesse. Ah! Jeanne!

LA COMTESSE. Je savais qu'elle joie j'allais te causer.

MONTLHERY. Oh! bénie sois-tu, ma bien-aimée!

LA COMTESSE, pleurant et relevant son mari. Mais ce n'était pas ici que j'aurais voulu t'annoncer cela.

MONTLHERY. Mère! ici, partout, notre enfant sera toujours fier de son père... qu'importe la fortune! qu'importeraient tous les millions de la terre!... mère!... un enfant à nous! n'est-ce pas le plus beau trésor que nous puissions envier? Mère! ah! je t'aime, je t'aime, Jeanne! Signe cet acte... pars avec le baron... je vais m'absenter aussi pour quelques semaines... attendez-moi avec confiance... Tu viens de redoubler mon courage et mon espoir... J'irai, moi aussi, te porter la bonne nouvelle dans la terre du baron... Signe, Jeanne!

LA COMTESSE. On avait donné cette fortune à ma mère pour la transmettre à ses enfants; ma mère me l'a transmise... Dieu veut que je devienne mère à mon tour... cette fortune ne m'appartient plus; c'est un dépôt sacré que je dois aussi transmettre intact à l'enfant qui va naître... Cependant, il est vrai, selon ma conscience, que la mère peut dépouiller un enfant pour sauver l'honneur de son nom, l'honneur de sa famille... Si le nom des Montlhéry est compromis, si ton honneur est en danger faute de cette somme d'argent, parle, Henri!

MONTLHERY, à part. Oh!

LA COMTESSE. Que j'aie droit ou non, je dépouille notre enfant... je te livre sa dot... parle, et je signe.

MONTLHERY, déchirant l'acte. C'est toujours un parjure que tu me demandes... Je ne suis pas parjure... ma conscience m'ordonnait aussi de t'associer à mon entreprise... tu crois devoir refuser... J'agirai seul.

LA COMTESSE. Je ne refuse rien... je veux savoir ce que je fais.

MONTLHERY. Je vais te ramener à notre oncle et présider à votre départ... je te remettrai là ce dont tu as besoin, puis je partirai de mon côté... Jeanne, il y a chez notre oncle une petite église de village où ta mère nous menait, toi et moi, lorsque nous étions enfants... sur le banc où nous avions coutume de nous agenouiller ensemble, prie Dieu d'être favorable à cet autre enfant qu'il nous promet aujourd'hui... et à ta prière pour lui, ajoute quelquefois une prière pour le succès de mon voyage.

LA COMTESSE. Ah! tu es en péril, et tu ne veux rien me dire!

MONTLHERY. J'ai tout dit.

LA COMTESSE. Au nom du ciel! un mot, un mot qui m'éclaire!

MONTLHERY. Notre oncle attend... partons!

LA COMTESSE. Henri!

MONTLHERY. Non! non! viens!

LA COMTESSE. Je m'en vais donc seule... moi aussi, j'ai fait un serment : C'est de ne plus souffrir que tu te montres avec moi jusqu'au jour où personne

(1) Montlhéry. La comtesse.

ne pourra pl. s te voir avec les femmes qui étaient ici... Adieu, jusqu'à ce jour-là... adieu!

SCÈNE XIV.

DURAND, MONTLHÉRY.

MONTLHERY. Encore, encore ce doute!... oh!.:. (Il voit Durand qui sort de sa cachette.) Lui... Vous étiez là?

DURAND. Je vous jure que je n'ai rien entendu, monsieur de Montlhéry.

MONTLHERY. Il sait tout... il ne me prêtera rien...

DURAND. S'il vous plait?

MONTLHERY. Pouvez-vous me donner cette somme sans hypothèque?

DURAND. Les trois cent cinquante mille francs?...

MONTLHERY. Le pouvez-vous, oui ou non?

DURAND. Mais, mon cher monsieur, je n'ai pas seulement...

MONTLHERY, furieux. Assez! assez!... ah!... cœurs étroits... cœurs de glace qui ont toujours le temps de raisonner... Eh bien! soit!... je ne mendirai plus le secours de personne!

DURAND, à part. Ah! mes cinquante mille francs!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIÈME ACTE.

Le cabinet de l'avocat Julien. Entrée au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, JULIEN.

Ils arrivent par la gauche. Julien est sombre et sévère. Durand fait de grands gestes de désolation.

DURAND. C'est lamentable! c'est lamentable!

JULIEN. Oui, c'est lamentable, monsieur... Je ne sais comment Montlhéry a été poussé à bout.

DURAND. Lui se risquer à la bourse! seul!... sans guide!...

JULIEN. C'est la première folie qu'il ait faite de sa vie... Le malheureux a voulu gagner rapidement les trois cent cinquante mille francs que vous lui aviez promis.

DURAND. Sur hypothèque, sur hypothèque, et il n'en avait plus à me donner.

JULIEN. Et pourtant il lui fallait cet argent... surexcité par cette ardeur fatale qui, dans les moments désespérés, fait des hommes téméraires comme lui vos héros du jour lorsqu'ils triomphent, des fous ou des niais lorsqu'ils succombent, il s'est jeté, tête basse, dans votre bataille des millions, et il y a succombé.

DURAND. L'imprudent! l'imprudent! moi qui ne m'étais pas mis en règle pour les cinquante mille francs que vous savez.

JULIEN. Et maintenant, monsieur, je fais appel à toute l'estime, à toute l'amitié que vous avez pour Montlhéry.

DURAND. Ni mon estime ni mon amitié ne lui feront défaut, monsieur Julien.

JULIEN. Aidez-nous donc à diminuer les désastreuses conséquences de la perte qu'il a faite.

DURAND. S'il vous plait?

JULIEN. Prêtez-nous, à lui et à moi, une partie au moins de la somme que vous aviez promise.

DURAND. Il doit plus qu'il ne possède.

JULIEN. Sa dette est à peu près couverte par la cession que la comtesse vient de faire de sa dot.

DURAND. Elle a eu tort.

JULIEN. Il ne reste à payer que des créances secondaires et les comptes courants des fournisseurs... Si M. et madame de Montbard n'étaient pas loin de Paris, ils nous fourniraient certainement la somme qu'il nous faudrait... Mais le temps nous presse horriblement... nous ne pouvons nous adresser à eux... Avec cent cinquante mille francs j'appaiserais tout.

DURAND. Ah! ce serait heureux!

JULIEN. Monsieur Durand! monsieur Durand, vous n'êtes pas un méchant homme.

DURAND. Moi?

JULIEN. Voilà dix ans que vous recherchez Montlhéry... vous lui aviez voué une affection sincère, une amitié réelle.

DURAND, (larmoyant). Je les ai, je les ai encore, monsieur!

JULIEN. Ah! je ne me trompais pas; vous êtes bon, vous avez du cœur, monsieur Durand.

DURAND. Si j'ai du cœur!

JULIEN. Montlhéry est arrêté par les gardes du commerce. Vous venez de voir là ceux de ses créanciers qui le poursuivent à outrance... Je les ai convoqués en même temps que vous. Quelques mots vont suffire, si vous venez à notre secours... et vous ne pouvez pas me refuser... vous ne refusez pas, monsieur Durand?

DURAND, S'il vous plait?

JULIEN. Vous nous prêtez les cent cinquante mille francs?

DURAND, désespéré. Oh! non! non!... Je ne le puis, monsieur Julien... je ne le puis, je ne le puis... Mais sans que vous vous en doutiez, je vous ai déjà rendu un grand service. (Montlhéry parait au fond et entend sans avoir été vu.) Les cinquante mille francs que j'avais déboursés à Saint-Germain, et pour lesquels je ne voulais pas faire l'affront à M. de Montlhéry d'intenter la moindre poursuite... Ces cinquante mille francs, vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTLHÉRY. (1)

MONTLHÉRY. En vérité, monsieur Durand!

JULIEN. Lui!...

DURAND. Mais oui, mais oui, cher comte... et je suis bien aise de pouvoir vous le dire à vous-même... J'ai cédé ma créance, il y a une heure.

MONTLHÉRY. Qui donc me fait encore l'honneur d'acheter, n'importe à quel rabais, du papier portant ma signature?

DURAND. Je n'ai pas fait le moindre rabais... J'ai bel et bien cédé au pair, contre écus découverts.

MONTLHÉRY. Et cet acheteur audacieux, vous le nommez?

DURAND. Vous pouvez être parfaitement tranquille sur ses dispositions envers vous.

MONTLHÉRY. C'est?

DURAND. C'est notre charmante petite amie, mademoiselle Cécile.

(1) Julien. Montlhéry. Durand.

JULIEN (indigné). Oh!... (Il est contenu par Montlhéry.)

DURAND. Mais vous avez probablement à causer entre vous, et, pour ne pas être indiscret, votre serviteur de tout mon cœur.

SCÈNE III.

MONTLHÉRY, JULIEN.

JULIEN. Odieux brocanteur! il est allé sans doute effrayer cette jeune fille sur ton sort pour lui soutirer de l'argent. Il te fait l'obligé d'une femme que l'on s'acharne à citer dans Paris comme t'ayant ruiné, brouillé avec ta famille, séparé de la comtesse. (Geste dédaigneux de Montlhéry...) Oui, c'est une abominable calomnie!... Mais comment désabuser ce monde affamé de scandale? Ah! si j'avais prévu cela lorsque mademoiselle Cécile est venue ici, ce matin!

MONTLHÉRY. Cécile est venue ici?

JULIEN. Elle était là, me suppliant d'accepter secrètement et d'employer pour toi, cette même somme qu'elle aura donnée à Durand dans la journée... Sa douleur était si poignante, sa prière si vive, que je ne savais comment refuser. J'ai été réduit à la déplorable nécessité de lui dire enfin qu'un homme comme toi, ne pouvait, sous aucun prétexte, rien devoir de semblable à une jeune personne se trouvant dans la position où elle est.

MONTLHÉRY. La pauvre enfant!

JULIEN. Elle s'est retirée tout en pleurs, sans avoir répondu un seul mot à cette cruelle observation.

MONTLHÉRY. La pauvre enfant!

JULIEN. Et je suis resté, moi, aussi désolé qu'elle de ce barbare préjugé de nos mœurs qui ne veut pas accorder les priviléges de la vertu là où la vertu se trouve, lorsqu'il les accorde si libéralement quelquefois là où n'existent que le vice ou l'infamie.

MONTLHÉRY. Tu as dû lui faire bien du mal : elle qui t'aime d'un amour si tendre, si touchant! Ah! Julien! Julien, je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais je comprends le formidable délire que peut inspirer une guerre à mort... Cette guerre, on me l'a déclarée; ce délire, je le sens dans ma tête, je le sens dans mon âme... Julien, je veux dominer la tempête déchaînée contre moi... Je veux couronner encore le rêve de bonheur qu'un coup de foudre vient d'interrompre... Ami, il faut que je triomphe où que je meure... Appelle les créanciers que tu as réunis là... appelle-les tous! c'est moi qui vais m'entendre avec eux.

JULIEN. Non! non! dans l'état d'exaltation où te voilà tu compromettrais notre dernier espoir... C'est moi qui vais...

MONTLHÉRY. Appelle-les, te dis-je!

JULIEN. Tu ne te doutes pas de leur grossière impertinence dans de pareils moments... Laisse-moi les.

MONTLHÉRY (ouvrant la porte de gauche). Venez, messieurs!

SCENE IV.

JULIEN, MONTLHÉRY, LES CRÉANCIERS.

LES CRÉANCIERS, entrant.

ENSEMBLE.

Ah! c'est à n'y pas croire...
Un homme comme vous!...
Payez-moi mon mémoire,
Ou craignez mon courroux! (bis).

MONTLHÉRY. Vous m'avez fait arrêter au moment où je cherchais à diminuer les contrariétés que je vous cause... Ce n'est pas fort habile, mais c'était votre droit. Vos gardes de commerce ont eu en moi plus de confiance que vous... ils m'ont laissé libre sur parole jusqu'à ce soir. Leur confiance ne sera pas trahie... ce soir, si nous ne pouvons traiter amiablement, j'irai me remettre entre leurs mains... Voici la proposition que j'ai à vous faire :

PREMIER CRÉANCIER. D'abord, un mot, avec la permission de l'honorable compagnie : Avant de nous faire de belles phrases, ayez l'extrême bonté de nous dire, monsieur le comte, si vous avez de l'argent à nous donner.

DEUXIÈME CRÉANCIER. Toute la question est là.

MONTLHÉRY. Je vais vous dire quel moyen j'entends employer pour me libérer promptement envers vous, si...

TOUS (s'approchant avec satisfaction). Ah! ah!

MONTLHÉRY. Si vous voulez suspendre toute poursuite, et si vous...

PREMIER CRÉANCIER. Mais avez-vous au moins un acompte à nous offrir?

QUELQUES VOIX. Silence!

DEUXIÈME CRÉANCIER. La question est pourtant là...

QUELQUES VOIX. Silence!

PREMIER CRÉANCIER. C'est oui ou non.

MONTLHÉRY (contenant sa colère et quittant Julien avec lequel il s'est concerté). Messieurs! (profond silence.) si vous me laissiez libre pendant quelques jours à Paris, j'irais ensuite activer les affaires de mon beau-père à la Guadeloupe, et... (Explosion de murmures railleurs.)

PREMIER CRÉANCIER (saluant très-bas). A la Guadeloupe!... Bien obligé, mon gentilhomme!...

DEUXIÈME CRÉANCIER. Il y a des tremblements de terre, à la Guadeloupe!

ENSEMBLE.

Oh! c'est à n'y pas croire...
Il nous a trompés tous...
J'y perdrai mon mémoire.
Mais... mais malheur à vous...
Malheur! malheur à vous!

PREMIER CRÉANCIER (s'arrachant les cheveux). Je suis ruiné... ruiné!

DEUXIÈME CRÉANCIER. Mes pauvres enfants!

PREMIER CRÉANCIER. Ah! comme cette famille de Montlhéry m'a trompé.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON, LA COMTESSE.

LE BARON (le chapeau sur la tête et allant droit au dernier créancier qui a parlé). Qu'est-ce que c'est? Quel est le drôle qui s'est permis de parler ainsi de la famille de Montlhéry? Ah! corne de bœuf! j'ai bien envie de faire rentrer dans ta gorge les paroles que tu viens de prononcer, pleurard!

PREMIER CRÉANCIER. Il n'y a ici ni drôles ni pleurards, monsieur, il y a de braves et honnêtes gens qui réclament ce qu'on leur doit.

LE BARON. En fait d'honnêteté, parle pour les autres... tu auras peut-être raison... quant à toi, je te connais, et cela doit suffire pour que tu te taises... Messieurs, la famille de Montlhéry vient d'être rude-

ment éprouvée. Les tribunaux vont vous partager les propriétés du comte; ma nièce vous a livré sa dot; il me restait quelques biens, réservés pour les derniers jours de ma vieillesse, et destinés ensuite à sauver de l'indigence la femme de l'homme... méchant qui nous a fait tout ce mal... Ces biens, ma nièce et moi nous vous les abandonnons encore.

MONTLHÉRY. Votre modeste domaine ne suffira pas à les payer tous... C'est un sacrifice inutile... Baron ! baron, faites-moi grâce de ce dévoûment suprême ! (Montlhéry a parlé pour la première fois en public d'une voix tremblante... en voyant son émotion, la comtesse s'est prise aussitôt à pleurer à l'écart... Julien s'efforce de retenir Montlhéry près de lui.) (1)

LE BARON (à Montlhéry, solennellement et se découvrant devant lui). Vous êtes le chef de la branche aînée de la famille... (Il se découvre.) *Tout pour l'honneur*, monsieur le comte !... Autrefois, lorsque le cri de l'honneur appelait nos pères au combat, si nombreux que fût l'ennemi, ils se jetaient sur lui sans autre souci que de faire leur devoir... Aujourd'hui, l'honneur de notre maison m'ordonne d'affronter les ennemis d'un autre genre que vous nous avez faits; je ne les compte pas non plus... et puisque c'est avec de l'argent seulement que je puis les repousser, je fais mon devoir aussi en leur jetant en proie mon dernier écu et mon dernier arpent de terre... Si mon frère était revenu de la Guadeloupe il ferait ce que je fais... « Tout pour l'honneur, » monsieur le comte ! Si vous l'avez oublié, souffrez que je m'en souvienne.

MONTLHERY (dans les bras de Julien). Oh!

LA COMTESSE, à part. Pas un regard!... pas un regard pour moi !

LE BARON (aux créanciers, en remettant son chapeau). Vous venez d'entendre dire que mon domaine est modeste, et vous craignez de ne pas en retirer tout ce qui vous est dû... Rassurez-vous pourtant ! Douze générations se sont succédées dans ma famille; les dames de Montlhéry conservaient, de siècle en siècle, les diamants et les bijoux de leurs aïeules; toutes avaient tenu à doter cet écrin révéré d'un joyau précieux... Ce reliquaire d'amour et de piété filiale, on le vendra. Les comtes, vicomtes et barons de Montlhéry conservaient aussi de siècle en siècle les armes illustrées par les guerriers de leur maison... l'épée que Louis XI portait à Montlhéry même et qu'il donna à notre ancêtre en le créant comte de ce nom, brille au milieu du faisceau glorieux... ce reliquaire de foi patriotique et de bravoure chevaleresque, cette épée du roi Louis XI que les Montlhéry ont successivement portée d'une main ferme partout où se sont déployés les drapeaux de la France, il était réservé à un fils dégénéré de les faire vendre ignominieusement sur un marché public... On les vendra... et si ma voix est devenue tremblante en vous disant cela, si vous voyez des larmes couler de mes yeux, gardez-vous au moins de croire que la force abandonne le vieillard à l'idée de la pauvreté qui nous attend... non! non! messieurs!... je pleure... je pleure de honte... venez ! suivez-moi tous... vous serez payés... et toi, ma nièce, toi, noble et malheureuse enfant, viens ! viens ! tu verras si j'ai peur de la misère.

LES CRÉANCIERS.

ENSEMBLE.

Noble vieillard, par l'indigence
Vous ne serez jamais flétri.
Comptez sur nous... la providence
Ne peut abandonner ainsi
L'homme d'honneur et de vaillance.
Gloire au baron de Montlhéry
Gloire au baron de Montlhéry
Gloire au baron de Montlhéry.

(Julien sort un instant avec le baron, la comtesse, et les créanciers,

---

SCÈNE VI.

MONTLHÉRY, seul.

MONTLHERY. O saintes vertus de la famille ! Foi sublime, qui crée cette solidarité puissante, même lorsqu'ils me croient souverainement méprisable !... que ne feraient-ils pas pour moi, juste ciel! s'ils pouvaient lire là!... ah ! ma tâche vient de grandir encore... eh bien ! soit ! je grandirai comme elle.

SCÈNE VII.

MONTLHÉRY, JULIEN.

JULIEN (ayant fermé les portes). Allons, ami ! nous voilà libres... avec le produit de mon cabinet, de mes livres, de tout ce que je possède, nous pouvons rejoindre encore Alberini et le brick... puis nous irons à la Guadeloupe réaliser la spéculation dont parlait la lettre de ton beau-père... triompher ou mourir, disais-tu... eh bien ami, triomphons ou mourons ensemble !

MONTLHERY (ouvrant ses bras à Julien). Frère ! (Ils restent embrassés.) Ah ! oui... j'avais besoin de sentir battre contre le mien un cœur intrépide et fort.

JULIEN. A l'œuvre, frère ! à l'œuvre !

MONTLHERY. Après cette catastrophe, tu ne peux plus partir avec moi.

JULIEN. J'irai partout où tu iras.

MONTLHERY. Que deviendraient-ils, eux, si nous les abandonnions ainsi? Ah ! reste pour le baron... pour... pour elle, pour ma femme... reste aussi pour Cécile... ne faut-il pas que tu réchauffes d'un peu d'espérance leur courage abattu ?

JULIEN. Mais...

MONTLHERY. Le danger est devenu plus grand... nous ne devons pas nous exposer à périr tous les deux... un billet du frère d'Alberini m'arrive ce matin. Le jugement a été rendu plus tôt qu'on n'avait lieu de le croire.

JULIEN. Et...

MONTLHERY. Notre prisonnier est condamné à mort... oui... à mort! mais il y a pourvoi... si le pourvoi est rejeté, recours en grâce.

JULIEN. Tout cela nous donne encore près de deux mois.

MONTLHERY. Oui. Les moyens d'évasion restent les mêmes. Alberini est avec le brick, en vue de la forteresse... il a dû recevoir maintenant une nouvelle somme qu'il m'avait été possible de lui faire passer avant ma ruine.

JULIEN. Ah !...

MONTLHERY. C'est justement pour brusquer cet envoi que j'ai tout compromis... il n'y avait pas à perdre une heure.

JULIEN. Je comprends, je comprends... mais le nom du prisonnier.

MONTLHERY. Encore inconnu... il faut un miracle pour qu'on le découvre, tellement nos précautions

---

(1) La comtesse, les créanciers, le baron, Julien, Montlhéry.

sont bien prises... le billet de ce matin m'apprend de plus que le vieux vicomte a eu aussi la prudence de cacher une forte somme en or pour la reprendre s'il parvenait à sortir de la forteresse... c'est pour cela sans doute qu'il me faisait dire de ne pas ménager l'argent... cette somme cachée sera mise à ma disposition aussitôt que j'arriverai au rendez-vous convenu ..

JULIEN. Pourquoi n'as-tu pas été prévenu de cela plustôt?

MONTLHERY. Le malheureux n'osait confier son secret à personne... il craignait que la somme cachée ne fût volée...

JULIEN. C'est juste.

MONTLHERY. Il m'attendait... Ah ! si j'avais prévu que cette ressource existât, je n'aurais pas succombé au délire furieux qui m'a perdu à la bourse, car, bien que j'eusse besoin de faire croire à certaines pertes pour justifier mes emprunts et ne pas donner l'éveil sur le véritable emploi de tout cet argent, je ne voulais pas aller jusqu'à une expropriation... et aujourd'hui encore je ne puis dire un mot ni à ma femme ni au baron, sans me mettre en contradiction avec toutes les lettres que le vicomte leur a envoyées de la Guadeloupe, et avec une dernière qu'il est censé leur écrire de New-York.

JULIEN. C'est juste... c'est juste... je vois clair dans toute ta conduite... mais plus le danger est grand, plus j'insiste pour partir moi-même ; c'est toi qui vas rester.

MONTLHERY. Moi ?

JULIEN. J'aime, j'adore maintenant Cécile... que tu en conviennes ou non, je vois qu'elle est de ta famille... c'est peut-être même le vicomte qui est son père... le vicomte est en danger de mort... c'est à moi aussi bien qu'à toi qu'il appartient d'aller le sauver... et j'y vais. (1)

MONTLHERY. Mais non, Cécile n'est pas la fille du vicomte... elle est la fille de l'homme que le vicomte a tué...

JULIEN. La fille de M. de Lovembourg?

MONTLHERY. Oui... Et pourquoi le vicomte a-t-il tué Lovembourg?... C'est parce que la mère de Jeanne était devenue aussi la mère de Cécile.

JULIEN. Oh! Cécile sœur de ta femme!

MONTLHERY. Oui, Cécile est la sœur de ma femme... Les lettres contenues dans le portefeuille resté chez le baron pouvaient fournir la preuve de ce mystère pour celui qui aurait su les comprendre.

JULIEN. Oh!

MONTLHERY. Puisque toute l'Europe sait aujourd'hui le motif qui a fait agir le meurtrier de M. de Lovembourg, en faisant connaître à ma femme que ce meurtrier était son père, n'était-ce pas lui dire en même temps que sa mère avait été coupable?

JULIEN. Si... Tu as bien fait de ne rien dire.

MONTLHERY. Mais ce n'est pas seulement pour lui épargner ce désespoir, cette honte, et pour obéir ainsi au vicomte lui-même, que j'ai gardé le silence... J'avais un motif plus impérieux encore... La mère de Jeanne à son lit de mort, m'avait parlé, à moi jeune encore, à moi en qui elle confiait à la fois le bonheur de Jeanne et la destinée de Cécile, à moi qui allais devenir le chef nouveau de la famille, elle m'avait parlé comme les mourants parlent à un ministre de Dieu... J'avais reçu l'aveu déchirant de ce fatal secret; la pauvre victime d'une faute si terriblement expiée, et dont elle n'avait pas même été la complice volontaire, la pauvre victime estimait tellement ce noble époux qui la fuyait, elle était tellement peinée de voir que Jeanne et moi lui jetions le blâme et allions quelquefois jusques à le maudire, qu'elle voulut l'excuser au moins à mes yeux, en me racontant le drame horrible qui les avait séparés.

JULIEN. Il y avait donc eu de la part de ce M. de Lowembourg...

MONTLHERY. Il y avait eu surprise, surprise brutale, surprise ignoble, à laquelle le mari n'a jamais voulu croire, à cause de son absence en ce temps-là, et à cause aussi des apparences qui semblaient condamner la femme... Mais si la pauvre martyr tenait à justifier à mes yeux l'éloignement de son époux, te disais-je, elle ne voulait pas que Jeanne pût un jour rougir de sa mère et, peut-être, hélas! la condamner aussi... Elle connaissait déjà la fière susceptibilité de Jeanne et sa vaillante vertu... elle prévoyait, la tendre mère, que si Jeanne venait à découvrir ce honteux mystère sa pensée en serait torturée, sa chaste pudeur souillée, sa vie entière désenchantée.. et moi, moi je lui avais juré, par tout ce que les hommes ont de plus sacré, que sa mémoire resterait pure pour sa fille, honorée par sa fille... Moi, je lui avais juré que je garderais seul cet aveu de ses tourments comme une sainte confession qu'elle aurait faite à l'autel... et elle expira en souriant à mon serment, en souriant au bonheur que je promettais à Jeanne, et en nommant aussi tout bas la malheureuse petite fille qui grandissait loin de nous, Cécile déjà orpheline, Cécile, qu'elle confiait à ma charité... O pauvre mère!... pauvre morte! Tu viens de m'entendre du haut du ciel; ce n'est pas une trahison de mon serment que j'accomplis... je le donne à garder à cet autre moi-même... Si la fortune m'accablait, si je ne sortais pas victorieux du tourbillon qui m'environne, cet autre moi-même serait là encore pour faire respecter ta mémoire, pour sauver Jeanne du désespoir, pour veiller sur l'orpheline que tu m'avais confiée.

JULIEN. Oui, frère! oui, pars! Le ciel te protégera... Nous referons leur bonheur.

MONTLHERY. Dis à Jeanne que...

JULIEN. Je trouverai une fable qui ménagera tout... Elle est rassurée sur le compte de Cécile?...

MONTLHERY. Avoue-lui que Cécile est de notre famille... fais-lui croire qu'elle est la fille de mon père, si tu veux... dis-lui que je l'adopte dans mon cœur, comme je t'ai adopté, toi, orphelin aussi... dis-lui que je réservais votre douce union pour le jour où elle serait revenue elle-même, sans restriction et sans frayeur, à l'amour grand et pur que je lui conserve là... pour le jour où elle serait revenue de son propre mouvement à la haute estime qu'elle n'a cessé de me devoir... pour le jour surtout où elle m'aurait loyalement demandé pardon des outrages sanglants dont elle m'a poursuivi... outrages que j'ai daigné supporter le plus souvent peut-être plus encore par respect pour le souvenir de sa mère que par pitié pour elle, alors que ma dignité méconnue m'aurait commandé de la chasser loin de moi.

JULIEN. Elle va te donner un enfant.

MONTLHERY. Oui... oui... Aussi ne lui parleras-tu de la sorte que lorsque les émotions de ce jour seront calmées... et tu seras prudent, bien prudent... Elle t'écoutera sans défiance, toi... tu lui feras comprendre que si je m'éloigne sans la revoir c'est que... je suis trop faible et trop orgueilleux à mon tour, mon ami... Ce coup de foudre qui renverse tout mon édifice me rend timide devant eux... Ils pleurent... ils pleurent en ce moment... Bien que mon cœur me dise qu'au milieu de toutes leurs larmes il y en a une pour moi, je ne puis, je ne veux pas pleurer avec eux... J'ai

(1) Julia, Montlhéry.

peur... Elle m'estime si peu... elle me croit si menteur, si lâche! (1)

JULIEN. Non! non!

MONTLHERY. Ah! j'ai peur, si je vais lui dire tout ce que je souffre, j'ai peur qu'elle ne croie à une nouvelle hypocrisie de ma part, qu'elle ne suppose que je lui parle de mon amour, de mon désespoir dans le but seulement de la consoler un peu du désastre qu'ils subissent; j'ai peur qu'elle ne méconnaisse encore, l'infortunée, l'immense tendresse qui déborde de mon cœur, car, s'il en était ainsi, oh! cette fois, prudence, sagesse, dévoûment, devoir, tout disparaîtrait... son père... notre honneur, l'enfant qu'elle porte, j'oublierais tout... je serais fou... je la déchirerais de mes propres mains... je l'écraserais impitoyablement sous mes pieds!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE (tombant aux genoux de Montlhéry et parlant d'une voix étouffée par les sanglots). Henri! Henri! j'étais là... j'écoutais... Tu as dit que ma mère ne fut pas complice de cette faute... C'est tout... Henri! grâce, grâce pour moi!

MONTLHERY (voulant relever la comtesse). Jeanne!

LA COMTESSE. Pardonne-moi!

MONTLHERY. Jeanne!

LA COMTESSE. Je me fais horreur... Si je t'avais écouté, si j'avais cru à ta parole, comme c'était mon devoir, tu aurais déjà sauvé mon père, nous n'aurions plus de larmes à verser... tu ne serais pas ruiné.

MONTLHERY (voulant encore relever la comtesse). Ma pauvre amie!

LA COMTESSE. Non! non! ma place est à tes genoux... J'ai tout fait pour te perdre et tu m'es resté plus généreux, plus grand que je n'avais jamais su te voir. (Elle ne veut pas se laisser relever.) Non! c'est là que je veux la subir, cette expiation à la fois si navrante et si douce!... Misérable fille que j'étais! heureuse, heureuse épouse que je suis!

MONTLHERY. Dans mes bras, dans mes bras, Jeanne!

LA COMTESSE. Laisse-là à tes pieds, cette folle présomptueuse qui se croyait plus aimante, plus digne que toi.. laisse-là s'humilier dans la confusion et le remords, cette énergumène que tu aurais dû frapper au visage lorsqu'une abominable vanité l'avait dressée devant toi comme l'insolent génie de la provocation et de l'outrage... et toi, tu me prenais en douloureuse compassion! et tu subissais tout par respect religieux pour la prière de la pauvre morte... Oh!... grâce! grâce, Henri!... Pardonne-moi!

MONTLHERY (la relevant et la gardant dans ses bras). Et moi aussi, j'ai besoin de pardon.

LA COMTESSE. Je t'aime!

MONTLHERY. J'ai compromis le repos du baron.

LA COMTESSE. Je t'aime.

MONTLHERY. La fortune ne nous favorisera peut-être plus.

LA COMTESSE. Je t'aime! je t'aime! Notre bonheur, notre richesse, c'est toi... c'est toi... (A Julien.) Et vous, ami... ah! vous êtes noble et vaillant comme lui... Allez chercher Cécile... allez chercher ma sœur... il en a fait votre fiancée... c'est moi qui veux en faire votre femme.

MONTLHERY. Et moi, je pars... Songe à notre enfant... Je pars... ton père m'attend...

(1) Montlhéry, Julien.

LA COMTESSE. Que Dieu te guide donc!

MONTLHERY. Julien... je te les confie... je te les confie tous les trois...

JULIEN. Je dis comme elle... Que Dieu te guide, ami!

MONTLHERY. Au revoir!... au revoir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DEUX OFFICIERS DE POLICE.

PREMIER OFFICIER DE POLICE (sur la porte du fond). Monsieur le comte de Montlhéry, au nom de la loi, je vous arrête.

MONTLHERY. Moi, monsieur? et pourquoi, je vous prie?

L'OFFICIER. Ordre ministériel... vous vous expliquerez avec qui de droit, monsieur.

JULIEN (ouvrant une petite porte latérale). Fuis par ici, Montlhéry! Ce petit escalier conduit dans l'autre rue... Fuis!

DEUXIÈME OFFICIER DE POLICE (paraissant sur la petite porte ouverte par Julien). Monsieur Julien, au nom de la loi, je vous arrête... Ordre ministériel.

LA COMTESSE (se jetant au cou de Montlhéry). Ah! c'est moi, c'est moi encore qui en te faisant surveiller puis t'avoir compromis...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIÈME ACTE.

Petit appartement modestement meublé, large fenêtre au fond. Au-delà de cette fenêtre on voit les toits et les cheminées d'un quartier de Paris, et, plus loin, dans la perspective, apparaissent des moulins de la butte Montmartre. A gauche, à l'avant-scène, un oratoire improvisé et caché par des draperies flottantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON.

LE BARON (en veste du matin, rangeant les meubles, puis vernissant des brodequins de femme). Eh! sarpejeu! qu'est-ce qu'ils nous chantent donc avec les horreurs de leur pauvreté?... Je n'ai plus un rouge liard et je n'éprouve pas la plus petite horreur. Si ma nièce n'avait pas tenu à se loger dans cette cage, perchée sur des toits ridicules, en face de ces cheminées qui se dressent là comme des fourches patibulaires... en face de ces moulins qui me produisent l'effet de squelettes antédiluviens éternellement occupés, là-haut, à faire la roue aux Parisiens... Sans tout cela, eh bien, mais... nous aurions vécu fort paisiblement, en attendant le retour de Montlhéry et de l'avocat .. Ah! çà... où sont-ils allés lorsque le ministère, qui s'était trompé sur leur compte, les a eu relachés? On ne me dit rien de bien clair, à moi... Après cela, ils veulent refaire fortune... et s'ils poursuivent cette déesse vagabonde, ils seraient probablement fort embarrassés de fournir son itinéraire... (Il écarte, puis laisse retomber les draperies de l'avant-scène de gauche.) Ma nièce est cependant parvenue à faire une sorte d'oratoire dans ce trou... Ah! si cette charmante Cécile, qui est maintenant très-bien avec elle, me seconde comme il faut, je la débusquerai d'ici, ma nièce... C'est cette perspective inouïe qui me l'a faite si malade; ce sont toutes ces laideurs accumulées qui ont aggravé les défaillances de son courage,

autrefois si ferme... (Il essuie une larme.) Ma pauvre Jeanne !... ils l'ont trop fait pleurer ! ah ! je voudrais au moins lui rendre un véritable logement, de véritables fleurs, de véritables grands arbres, un véritable soleil.

SCÈNE II.

CÉCILE, LE BARON.

CÉCILE (à demi-voix). Monsieur le baron?

LE BARON. Ah!... vous étiez chez ma nièce, mignonne...

CÉCILE. Oui, avec madame de Montbard... Une grande nouvelle, monsieur le baron.

LE BARON. Jeanne est mieux, ce matin?

CÉCILE. Elle paraît avoir passé une mauvaise nuit... mais elle dit qu'elle va un peu mieux, et elle se lève.

LE BARON. Je l'ai trouvée bien faible lorsque je suis allé l'embrasser, hier soir.

CÉCILE. Ah! les nouvelles de ce matin lui feront beaucoup de bien... En ce moment monsieur le comte est peut-être déjà en route pour revenir.

LE BARON. Ah !

CÉCILE. Un exprès, qui a mis cinq jours pour venir, a apporté des lettres... M. le comte termine par ces mots. « Nous concluons ce soir... A la grâce de Dieu! »

LE BARON. À la grâce de Dieu !... Mais, mon enfant, les hommes courageux de notre famille ont l'habitude de ne prononcer ces mots qu'en face d'un grand danger... (Se découvrant solennellement). Que Dieu protége donc, une fois encore, la vieille maison de Montlhéry !

CECILE (qui s'est inclinée à côté du baron en baisant une de ses mains). Dieu ne l'abandonnera pas, monsieur; attendons avec espoir... L'exprès de ce matin apporte aussi ce paquet de M. Julien à votre adresse.

LE BARON (ouvrant le paquet). Ah ! eh bien, ce mariage avec l'avocat, quand le concluons-nous, nous autres.

CECILE. Vous le savez... Lorsque M. le comte et ma... madame la comtesse auront recouvré tout leur bonheur... Je ne veux pas être heureuse toute seule, moi.

LE BARON (parcourant la lettre). Sarpejeu! le bonheur ne sera pas difficile à recouvrer, si Montlhéry ne commet pas d'imprudence, et si l'avocat y va de ce train... Voilà qu'ils me font créditer à la Banque de France pour racheter mes terres et mon manoir d'Auvergne.

CECILE. La lettre de M. le comte nous a déjà appris cela.

LE BARON. Et il me dit de ne plus être inquiet de l'avenir. Sarpejeu! sarpejeu! mon manoir... mes arbres... mon soleil... Ecoute, mignonne, je cours à la Banque à l'instant... Ce soir, je pars pour l'Auvergne. Les enchères sont encore ouvertes; je remets la main sur mon manoir... nous démolissons ce pigeonnier-ci, et... (On frappe à la porte. Le baron crie très-haut :) Ouvrez !

SCENE III.

LES MÊMES, MONTBARD, DURAND.

Durand et Montbard sont très-sombres et vêtus de noir.

LE BARON (très-gai). Vous arrivez à point: J'ai bien du nouveau à vous conter... et du très-nouveau... J'écris deux mots à mon notaire auvergnat, je passe un habit, et je suis à vous. (En s'en allant.) Ah! sarpejeu ! sarpejeu !

CECILE. Et moi, messieurs, je vais vous annoncer à madame la comtesse.

SCÈNE IV.

DURAND, MONTBARD.

DURAND. Il semblerait que l'on ne sait rien encore, ici.

MONTBARD. C'est le mot.

DURAND. Le bruit qui s'est répandu hier soir et ce matin n'est peut-être pas fondé? Le comte n'est peut-être pas mort?...

MONTBARD. Hélas ! le doute n'est malheureusement pas possible.

DURAND. Pourquoi?... Le baron est d'une gaîté.

MONTBARD. On le trompe probablement. Je suis allé me renseigner au ministère même... On a reçu, de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, un rapport officiel du gouverneur de Cronstadt, constatant que le comte de Montlhéry, à la grande surprise de tout le monde, s'est trouvé mêlé à une tentative d'évasion de prisonniers dirigée par le chevalier d'Alberini, et dans cette tentative, Montlhéry a péri.

DURAND. Mais qu'allait-il faire là?

MONTBARD. On se livre à toutes sortes de suppositions... Il était très-aventureux... d'Alberini avait un frère à faire évader... Bref! on ne sait rien... Dites-moi, Durand, ils sont d'une fierté sans pareille : ils ne veulent recevoir d'argent de personne... Vous, qui êtes rusé dans toutes ces questions, si vous trouviez un moyen de leur faire accepter au moins quelques billets de mille francs.

DURAND. S'il vous plaît?

MONTBARD. Quelques billets de mille francs ne leur seraient pas superflus.

DURAND. Oh ! cela les humilierait bien...

MONTBARD. Rassurez-vous, c'est moi qui vous les fournirais pour eux, et c'est vous qui les leur feriez accepter... comme une vieille créance rentrée... un tableau de prix que Montlhéry aurait laissé chez vous... quelque chose dans ce genre, enfin...

DURAND. De cette façon...

MONTBARD (à part). Décidément, l'Harpagon n'est sourd que lorsqu'il le veut bien... C'est le mot.

DURAND. S'il vous plaît?

MONTBARD. C'est entendu, vieux coupable... je vous remettrai une somme.

DURAND. Quand vous voudrez... Mais le rapport donne-t-il des détails sur cet affreux événement?

MONTBARD. Oui... c'était la nuit... Les prisonniers (Il paraît qu'il y en avait un autre avec le frère du chevalier d'Alberini.) Les prisonniers avaient réussi à sortir de la forteresse... Au moyen d'une échelle de cordes, ils avaient pu descendre dans une barque où d'Alberini et Montlhéry les attendaient. Mais l'alerte ayant été donnée on a tiré sur eux. Une chaloupe, montée par des soldats de marine, s'est mise à leur poursuite... comme les rameurs de Montlhéry gagnaient l'avance, on a tiré encore, et beaucoup... Les balles ont porté... la mer était agitée... à mesure que l'on gagnait le large, la barque des prisonniers n'était plus gouvernée... hélas! elle sombrait au moment où la chaloupe de guerre arrivait sur elle.

DURAND. Et le comte?

MONTBARD. Le comte, ainsi que tout l'équipage, est resté un instant à nager dans les flots. Les soldats de marine ont fait tous les efforts humainement possibles pour leur porter secours; ils en ont sauvé un grand nombre, qu'ils ont ramenés à la forteresse, et ce sont eux qui ont dit qu'ils étaient là sous les ordres de Montlhéry et du chevalier d'Aberini... Sans cela, personne n'aurait jamais pu se douter que mon malheureux cousin était allé se noyer dans la rade de Cronstadt.

DURAND. Oh! moi qui... (Il s'arrête à la voix de la comtese.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE, MADAME DE MONTBARD.

LA COMTESSE (pâle comme une morte et pouvant à peine parler, mais ne pleurant cependant pas). Veuillez parler plus bas, messieurs : le vieillard qui est là pourrait vous entendre... M. le ministre m'a fait communiquer, hier soir, les rapports officiels qui constatent la mort du comte de Montlhéry... Je désire cacher encore ce malheur aux personnes qui m'entourent, et...

MONTBARD. Nous sommes venus nous mettre aussi à vos ordres, cousine... Si, dans cette nouvelle et terrible épreuve, notre dévoûment pouvait vous être utile en quelque chose.

LA COMTESSE (les congédiant). Merci, messieurs, de votre empressement à venir à nous dans un pareil moment... Merci pour celui qui est là-haut... merci pour moi.

MADAME DE MONTBARD (à son mari). Attendez-moi sur la porte.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MADAME DE MONTBARD.

MADAME DE MONTBARD. Du courage, Jeanne!

LA COMTESSE. Mon oncle part... Je vais prier Cécile de l'accompagner.

MADAME DE MONTBARD. Et tu consens enfin à venir prendre ton petit appartement chez moi?

LA COMTESSE. Oui.

MADAME DE MONTBARD. Ah! voilà que tu es raisonnable... Ne te fatigue pas pour ce départ du baron. Je vais envoyer mon mari avec un domestique... il fera tout porter au chemin de fer... que Cécile et le baron partent donc à l'instant... Je te laisse leur dire adieu, et, dans deux heures, moi je viens te chercher pour ne plus te quitter, ma pauvre cousine... ma pauvre Jeanne!... allons, du courage encore... du courage toujours!... Dans deux heures.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Dans deux heures, serai-je encore vivante?... Non, je succombe... j'étouffe .. C'est la mort... la mort... Je meurs avec l'enfant qui s'agite dans mon sein... Ah! que je trouve encore assez de force pour leur cacher la vérité... Je ne veux pas mourir devant eux... (Appelant à gauche.) Cécile! (Cécile paraît.) Viens, mon enfant... viens, ma sœur...

SCENE VIII.

CÉCILE, LA COMTESSE, LE BARON.

LA COMTESSE, à Cécile. Le baron est content de partir, n'est-ce pas?

CECILE. Enchanté.

LE BARON (une lettre et un portefeuille à la main). Eh bien! ils ne m'ont pas attendu! Sarpejeu! la politesse n'est guère leur fait... qu'ils aillent donc de leur côté!... Je mets ceci à la poste... je passe à la Banque de France et... (Riant.) Je... je passe tout de suite à la Banque comme un vieux poltron que je suis, à cette seule fin de m'assurer que je ne rêve pas... Car, depuis tous vos bouleversements, cela m'est déjà arrivé de rêver que je trouvais, que je recevais d'énormes tas d'écus destinés à vous remettre tous à flot... La joie du bonheur que j'allais vous causer me transportait comme en ce moment... Je voulais courir dans tes bras, dans les bras de Montlhéry, de l'avocat, dans les tiens aussi, mignonne... J'allais... j'allais et... patatras! je me réveillais le gousset vide devant ces faquins de moulins... Ah! ah! nous allons voir si cette lettre est aussi chimérique, et si elle n'est pas chimérique, au moins lorsque mon pauvre frère reviendra de la Guadeloupe, ne serais-je plus réduit à le loger au cabaret... Je reviens à la minute. (Cécile le suit vers le fond.)

SCENE IX.

LA COMTESSE, CÉCILE.

LA COMTESSE. O mon Dieu, accordez moi encore une heure... encore une heure!

CECILE. En vérité, sa joie me gagne un peu... Je commence à être persuadée que nous n'avons plus rien à redouter... Est-ce qu'il ne vous semble pas aussi que tout est bien fini?

LA COMTESSE. Si... si... (1)

CECILE. Oh! vous avez raison. Le comte est trop habile, trop vaillant pour que...

LA COMTESSE. Sans doute... mais il vaut mieux pour nous ne pas en parler trop... ces alternatives d'espoir et de terreur sont...

CÉCILE (s'agenouillant sur un coussin aux pieds de la comtesse). Je suis bien imprudente... j'oublie toujours que je ne suis pas malade, moi, et je vous importune.

LA COMTESSE. Pourquoi me dire toujours ce *vous* cérémonieux? n'était-il pas convenu que tu me nommerais ta sœur, lorsque nous serions seules.

CECILE. Je n'ose pas.

LA COMTESSE (l'embrassant à plusieurs reprises.) Enfant!

CÉCILE, (pleurant de joie). Ah! que vous êtes bonne!

LA COMTESSE. Ecoute-moi... je vais peut-être te causer un peu d'ennui...

CÉCILE. Vous, sœur?

LA COMTESSE. Tu aimes bien le comte, n'est-ce pas?

CÉCILE. Vous me le demandez.

(1) Cécile, la Comtesse, assise.

LA COMTESSE. Tu l'aimerais assez pour lui obéir, s'il te chargeait de...

CÉCILE. Je lui obéirais aveuglément.

LA COMTESSE. Et si, au lieu de lui, c'était moi qui te donnais une mission importante.

CÉCILE. Vous, sœur!... vous, qui n'avez pas craint de m'accueillir à vos côtés, moi pauvre fille que la médisance publique allait flétrir pour jamais.. vous, qui par un seul baiser d'affection m'avez relevée soudain des accusations honteuses contre lesquelles une vie toute de résignation et d'étude n'avait pu me défendre... vous, qui en me laissant voir les beautés de votre âme m'avez initiée déjà aux splendeurs de la vertu... Ah! noble épouse du meilleur des hommes, ce n'est pas seulement de la soumission que je vous ai vouée... je veux vous écouter comme j'écouterais une voix du ciel... vos ordres me seront sacrés comme des ordres venant du ciel lui-même.

LA COMTESSE. Ce n'est pas un ordre que je puis te donner, c'est une prière, une bien vive prière que j'ai besoin de te faire... et je te la fais également au nom de Henri... (elles se lèvent) suppose qu'il est là... qu'il nous écoute... qu'il nous voit et que c'est lui qui me charge de parler pour tous les deux... eh bien, mon enfant, je te supplie d'accompagner le baron dans son voyage... tes orphelines resteront pour quelque temps sous la garde de ma cousine... et de la mienne.

CÉCILE. Oui... oui...

LA COMTESSE. Tu sais combien le baron nous est cher... tu sais qu'il nous aime trop pour pouvoir se passer long-temps de notre présence... pars et remplace-nous près de lui.

CÉCILE. Mais... vous resteriez seule ici, vous...

LA COMTESSE. Non... moi je vais très-prochainement rejoindre mon mari... par la lettre de ce matin, il m'appelle... près de lui... (1)

CÉCILE Ah!

LA COMTESSE. Sœur, aime le baron autant que tu nous aimes, Henri et moi... soit patiente, attentive pour lui comme tu le serais pour un père... et Dieu te sourira du haut du ciel... et moi... et Henri et moi nous te bénirons, mon enfant.

CÉCILE. Je pars, je pars avec le baron.

LA COMTESSE. Ah! tu es un ange!

CÉCILE. Je pars... mais vous, malade... et le comte si loin.

LA COMTESSE. N'as-tu déjà plus l'espoir que tu manifestais tantôt? tout ne te semble-t-il pas fini?... n'allons-nous pas être réunis, Henri et moi?

CECILE. Mais si cet espoir...

LA COMTESSE. Réunis pour ne plus nous séparer.

CECILE. Ah!... ah, vous me faites peur... le comte... (poussant un cri déchirant) ah! vous me trompez! il est mort...

LA COMTESSE (qui s'efforce de sourire). Folle que tu es!... regarde-moi donc... tu m'as effrayée par ce doute... mais tu vois bien que j'en ris maintenant... j'en ris maintenant... tu le vois... es-tu rassurée!

CECILE. Oui...oui...pardonnez-moi,pardonnez-moi.

LA COMTESSE. Sois donc prête pour ce voyage... Julien, qui arrive derrière l'exprès que nous avons reçu ce matin, ira promptement vous retrouver.

SCENE X.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON. Ce n'est nullement un rêve... nullement, nullement... Le manoir va nous revenir; je le prends dans l'état où je l'avais laissé. Les portes n'en ont pas même encore été ouvertes aux curieux.

CECILE. Et moi je vous accompagne, monsieur le baron.

LE BARON. Toi, mignonne?

LA COMTESSE. Oui, mon oncle... moi, je vais rejoindre Montlhéry, et vous gardez Cécile près de vous jusqu'à ce que M. Julien aille vous la demander.

LE BARON. Admirable! Mais ta maladie?

LA COMTESSE. Je vais beaucoup mieux...

LE BARON. Allons... j'ai là une traite superbe sur la recette générale de mon chef-lieu... j'ai mis seulement dans ma poche quelques vingt-cinquaines de louis... En faut-il ici?

LA COMTESSE. Non, mon oncle.

LE BARON. Alors, ma valise et...

LA COMTESSE. Partez comme vous êtes... vos bagages suivront : il ne faut pas manquer votre manoir.

LE BARON. Dieu m'en préserve!

CECILE. Moi, je vous attends, monsieur le baron.

LE BARON. Bravo, mignonne! Embrasse-moi, ma nièce, et nous voila en route.

LA COMTESSE (faisant effort pour contenir ses sanglots). Vous savez que je suis un peu superstitieuse... Notre séparation sera de courte durée, il est vrai... mais nos espérances seront plus favorablement écoutées de Dieu, si vous me répétez, mon oncle, que vous me pardonnez les chagrins dont vous avez souffert dans ces derniers temps... dont vous souffrirez peut-être encore... (A genoux.) Oh! redites-moi que vous m'avez pardonné mon erreur vis-à-vis de ce noble Henri?

LE BARON. Ah! ça, mais...

LA COMTESSE (exaltée). Redites-moi que mon cœur était pur, mes intentions toutes bonnes et bénissez-moi!... bénissez moi, baron de Montlhéry.

LE BARON (les larmes aux yeux). Jeanne!

LA COMTESSE. Bénissez-moi pour que Dieu me pardonne et me bénisse après vous, lorsqu'il lui plaira de me rappeler à lui.

LE BARON (relevant la comtesse et pleurant). Qu'est-ce à dire, sarpejeu! Je ne bouge pas d'ici si tu as de ces idées-là.

LA COMTESSE. Oh! non, non, partez! C'est à cause de moi que vous aviez perdu votre domaine... il ne faut pas, à cause de moi encore, le laisser passer en d'autres mains... partez! Embrassez-moi bien... je vous aime tant... je l'aime tant aussi, lui que je vais revoir. Adieu! adieu!... (A Cécile.) Adieu, mon enfant... Partez! partez! (Elle les a poussés vers la porte. Cécile, secondant son dessein, a entraîné le baron, qui disparaît en pleurant.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE (seule). Enfin!... Je ne mourrai pas devant lui. (Elle écrit.) « Cécile, ma sœur... ceci est pour toi seule... ce sont mes dernières paroles... Montlhéry est mort... je meurs aussi... Dans cette cassette, ma bonne Cécile, tu trouveras une demande que j'adresse à mon oncle... Il faut qu'il adopte Julien et qu'il l'oblige à porter le nom de Montlhéry... Tu seras ainsi l'heureuse épouse du fils adoptif du baron. Le nom des Montlhéry ne sera pas encore éteint... Porte-le hautement... « Tout pour l'honneur! » c'était notre loi... « Tout pour l'honneur! » ne l'oublie jamais, mon enfant... Voici mon anneau de mariage. Je

(1) La Comtesse, Cécile.

le lègue à Julien afin que le jour où vous sèrez agenouillés ensemble devant l'autel il le passe à ton doigt... Ce médaillon cache le portrait de Henri et le mien... porte-le en souvenir de nous, sœur... et là-bas, dans ce pays où est la tombe de notre mère, je te supplie de me donner à côté d'elle une tombe pour moi... et sur cette tombe que tu viendras visiter quelquefois avec le baron, avec Julien, tu placeras une petite couronne faite avec ces bouquets de myosotis... celui-là, souvenir de Henri... gage de l'amour le plus pur... celui-ci, tu le reconnaîtras... et... (Parlé.) Ah ! c'en est fait... La nuit m'environne... (Ecrivant.) Adieu... adieu, chère Cécile... adieu... Prie pour nous !... prie pour ta sœur... Jeanne de Montlhéry. » (Elle ferme la lettre et la cassette.) Oui... tout est bien fini... Mon père !... Henri !... O mon Dieu ! recevez-nous tous dans votre miséricorde ! (Elle est entrée dans la chambre à coucher, à gauche.)

(Un silence. On frappe doucement à la porte d'entrée... nouveau silence... la porte s'entrouve Montbart paraît.)

SCENE XII.

MONTBARD.

MONTBARD. Personne... elle est dans sa chambre (il retourne au fond) vous pouvez venir.

MONTBARD, LE VICOMTE, MONTLHERY.

(Le vicomte et Montlhéry ont des manteaux.)

MONTLHERY. Où est-elle?

MONTBARD. Probablement là... dans sa chambre à coucher.

LE VICOMTE. Ma fille / ma chère Jeanne !

MONTLHERY. Ne la surprenons pas trop brusquement, mon oncle.

LE VICOMTE. Ah / l'impatience.

MONTBARD. Doucement, mon cousin, doucement / cette fausse nouvelle de la mort de Montlhéryl'a mise dans un état horrible... une trop brusque apparition pourrait la tuer.

LE VICOMTE. Mais moi... elle m'attend... elle sait que je dois arriver.

MONTBARD. Sans doute... sans doute... nous vous attendions... mais.

MONTLHERY. Pour plus de précautions, je vais me cacher un instant dans ce couloir... parlez-lui d'abord de son père, Montbard... tous deux ensemble, vous lui parlerez ensuite de moi.

LE VICOMTE. Oui... oui... cache-toi un instant, mon ami, en attendant que Julien nous ramène mon frère.

MONTLHERY. Votre frère et la pauvre orpheline, mon oncle.

MONTBARD. C'est cela... (Il reconduit Montlhéry.) Le moins de bruit possible.

LE VICOMTE, *à part*. L'orpheline !...

SCENE XIII.

MONTBARD, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. La mienne est là... pauvre Jeanne !

MONTBARD (essuyant une larme). Chut !

LE VICOMTE (montrant la chambre). Là, n'est-ce pas ?

MONTBARD. Encore une minute, vicomte, encore une minute... je suis moi-même dans l'impossibilité de joindre deux idées... c'est le mot.

LE VICOMTE. Ma fille !

MONTBARD (retenant le vicomte). Soyons prudents, que diable !

LE VICOMTE. Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai à lui dire.

MONTBARD. Mais ce n'est pas vous qui allez lui parler le premier... c'est... moi... laissez-moi au moins me reconnaître, si vous ne voulez pas que nous fassions des sottises... eh ! par Dieu ! je n'entre pas chez elle sans savoir comment son mari a pu se tirer de cette mer furieuse... la joie m'avait bouleversé... je n'ai rien compris à l'explication qu'il me donnait... il a donc des poumons d'enfer pour plonger et nager comme cela?

LE VICOMTE. Montlhéry et le chevalier d'Alberini avaient deux barques. Ce sont leurs hommes qui en ont fait sombrer une, la plus grande, pendant que la plus petite s'éloignait sans avoir attiré l'attention des marins chargés de les poursuivre.

MONTBARD. Ah !

LE VICOMTE. Et le prisonnier, le frère d'Alberini, était avec Montlhéry dans cette petite barque qui s'en allait tranquillement rejoindre un brick à eux, lequel louvoyait au large... et ils s'embarquaient sur ce brick pendant que les marins portaient secours aux prétendus naufragés de la grande barque.

MONTBARD. Très-ingénieux ! très-ingénieux !

LE VICOMTE. Il n'ont pas même perdu un matelot. Si un maladroit de ces derniers n'avait pas imprudemment prononcé le nom de Montlhéry, personne n'aurait jamais su que mon neveu se trouvait dans cette affaire... C'est pour cela qu'il ne faut rien ébruiter, et laisser croire, hors de la famille, que Montlhéry est véritablement mort... Le succès de leur opération est là.

MONTBARD. Je comprends... plutôt que de leur nuire je me couperais la langue... c'est le mot... Mais on dit qu'il y en avait deux... prisonniers?

LE VICOMTE. Oui... il y en a eu un second qui a très-adroitement profité de l'occasion, et ils ne craignent plus personne ni l'un ni l'autre, si nous gardons leur secret...

MONTBARD. C'est convenu... et Montlhéry est arrivé à Londres juste au moment où vous-même...

LE VICOMTE. Juste au moment où j'arrivais moi-même de New-Yorck.

MONTBARD. Quel heureux hasard !... Et vous apportez de l'autre monde une fortune qui répare les pertes de Montlhéry... C'est superbe... superbe...

LE VICOMTE. Allez prévenir Jeanne, Montbard.

MONTBARD. Oui... je sais ce que j'ai à dire maintenant... Superbe ! superbe !...

LE VICOMTE. Allez donc ! ah ! vous n'êtes pas père, vous... vous ne me comprenez pas.

MONTBARD (essuyant ses yeux). Mais si... mais si... me voilà remis... Tenez-vous un peu là, derrière cette draperie...

LE VICOMTE. Entrez !... entrez !... ménagez-là bien, au moins !

SCENE XIV.

LE VICOMTE, puis LA COMTESSE.

LE VICOMTE (écartant la draperie). De la lumière, là... (Il découvre tout à fait l'oratoire. On voit la

comtesse dans un fauteuil, elle est inanimée ; un crucifix d'ivoire est entre ses mains, une lampe brûle au-dessus du prie-Dieu, sur lequel est un livre d'heures ouvert.) Jeanne !... c'est bien elle... oui... c'est ma fille chérie... elle dort... mais... cette lampe allumée... ce crucifix... (Il veut la réveiller.) Ma fille !... (Il la croit morte ; cris déchirants.) Oh ! oh !... morte !... à moi ! du secours !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MONTLHÉRY, MONTBARD.

MONTLHÉRY. Grand Dieu !
LE VICOMTE. Morte !
MONTLHÉRY. Oh !... Jeanne ! Jeanne !... appelez ! appelez !... ah ! Jeanne...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE BARON, CÉCILE, JULIEN, MADAME DE MONTBARD.

MONTLHÉRY. Elle respire... Jeanne !...
LE VICOMTE. C'est moi... c'est ton père...
LA COMTESSE (les reconnaissant l'un après l'autre). Ah !... ah !...
MONTLHÉRY. Oui... oui... ton père.
LA COMTESSE. Juste ciel !...
LE BARON (dans les bras du vicomte). Frère !...
LA COMTESSE. Mais...
MONTLHÉRY (lui recommandant le silence). C'était un rêve.
JULIEN (à la comtesse). Un rêve douloureux, madame...mais à votre réveil, vous ne voyez plus que des heureux, si M. votre père daigne jeter un regard bienveillant sur les deux orphelins (Il a pris la main de Cécile) qui doivent déjà tant à votre noble famille. (Tous implorent le vicomte du regard.) (1)
LE VICOMTE (prenant Cécile par la main). Soyez donc le digne époux (Il l'embrasse au front) de Cécile de Montlhéry. (Cécile tombe aux genoux du vicomte).
LA COMTESSE (se jetant dans les bras de son père). Mon père !
MONTLHÉRY (au vicomte). Merci, mon oncle, merci, pour la pauvre morte !
LE BARON. Et nous faisons toujours la noce dans mon manoir... Serviteur à mes moulins !

(1) Montlhéry, la comtesse, Julien, Cécile, le vicomte, Mme de Montbard, Montbard.

FIN.

Montmartre. — Typ. PILLOY.

COSTUMES DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Acte premier.

MONTLHÉRY et MONTBARD, tenue élégante de ville.

LE BARON, chapeau noir, bas de forme à larges bords; gilet long; jabot et manchettes; escarpins à boucles d'or.

JULIEN, pantalon noir; habit noir boutonné; cravate blanche.

LA COMTESSE, toilette de soirée : Robe de soie blanche traînante garnie de petits volants découpés, verts et blancs; très-étagés et surmontés de quatre rangs de petits velours noirs; corsage blanc uni décolleté; berthe rehaussée de volants plus petits que ceux de la jupe; grande ceinture garnie de même; bracelets tulle blanc montés en rubans du même vert; souliers de satin blanc à talons verts, et garnis de petits velours et rubans verts; coiffure en bandeaux tombant sur une Marie-Stuard terminée par une frisure descendant sur l'épaule.

MADAME DE MONTBARD, riche toilette de ville, subordonné à l'âge de l'actrice qui représente ce personnage.

Acte II.

Tenue de bal pour tous les personnages ; les hommes en collant noir, bas de soie, escarpins.

JULIEN, pantalon et bottes ordinaires.

DURAND se fait remarquer par un grand luxe de bijoux.

LA COMTESSE, coiffure du premier acte sans les bandeaux; cache-peigne en boutons de roses. Robe de satin blanc couverte d'une jupe de crêpe, retenue par de grandes guirlandes de roses. Corsage à pointes avec draperies de crêpe blanc, sans manches; bouquet au corsage et sur les épaules. Diamants. Mouchoir de dentelles. Souliers de satin blanc à talons.

CÉCILE. Cheveux ondulés nattés à l'enfant et attachés très-bas sur le cou; couronne de pâquerettes roses et blanches sans feuillage, allant rejoindre le cache-peigne aussi de pâquerettes et d'herbes tombantes sur les épaules. Robe de tarlatanne rose sur un dessous de soie également rose; jupe demi-queue à dix-huit volants découpés; corsage plat à ceinture; petite berthe de tarlatanne avec une grande blonde au bord; manches bouffantes; bouquets de pâquerettes blanches et roses avec des herbes au corsage et aux manches; collier, bracelets, boucles d'oreilles en perles; souliers de satin rose.

MADAME DE MONTBARD. Toilette un peu sombre, au choix de l'actrice.

Acte III.

Les hommes en redingote noire ou habit de fantaisie et en pantalon de couleur.

JULIEN, tenue de voyage.

LE CONCIERGE, aspect d'ancien militaire.

LES DAMES INVITÉES, toilette de campagne, sans chapeau et sans châle... fleurs à la main et dans les cheveux.

LA COMTESSE. Toilette amazone : Coiffure à bandeaux; grand huit formant papillon et tombant bien sur le cou; chapeau rond marron, plume, voile anglais de la même couleur. Longue jupe laine marron, à queue; corsage à longues basques garnies d'un galon; manches plates; petit col plat; manchettes unies; gants gris perle garnis de noir; bottines chevreau; cravache.

MADAME DE MONTBARD. Amazone noire à queue; chapeau noir Louis XIII avec plume noire; gants de cavalier; forte cravache à pomme d'or.

CÉCILE. Cheveux nattés comme au deuxième acte; filet garni de geais pour cache-peigne. Grand chapeau rond marron avec plume noire et dentelle au bord. Robe mousseline blanche avec grand volant. Grande casaque mousseline blanche avec garniture à la vieille; bracelets de geais noir; gants gris perle; bottines de satin noir.

Acte IV.

Les hommes sont en tenue de ville très-sévère.

JULIEN en cravate blanche.

MONTLHÉRY, pâle et un peu défait.

LA COMTESSE. Chapeau gris perle et velours noir; voilette de dentelle. Robe de moire noire; corsage décolleté; fichu Marie-Antoinette; manches en dentelles; grand burnous gris et noir. A la dernière scène, elle paraît sans burnous et sans chapeau; ses cheveux se dénouent et tombent sur ses épaules pendant qu'elle est aux genoux de son mari.

Acte V.

MONTLHÉRY, JULIEN, et LE VICOMTE, tenue de voyage.

MONTBARD et DURAND, tenue de deuil.

LE BARON, à la première scène, veste grise, pantoufles, calotte de velours noir; aux scènes suivantes, tenue du premier acte.

MADAME DE MONTBARD, toilette de ville, demi-deuil.

LA COMTESSE. Large peignoir de mousseline blanche. Coiffure un peu défaite.

CÉCILE. Cheveux nattés, cache-peigne de velours noir. Robe barége bleu clair, double jupe; six petits rangs de velours noir au bord; corsage carré garni comme le bas de la jupe; grand entre-deux de mousseline; petit velours passé dans les œillets pour faire chemisette; manches demi-fermées. Manchettes mousseline blanche bordées de velours noir. Ceinture velours à agraffes d'acier. Souliers satin noir.

Nota. — Montlhéry porte une jeune barbe à la Henri IV. Le vieux vicomte arrive avec une longue barbe grise. Alberini porte le collier et les moustaches à l'italienne.

Montmartre. — Imp. de Pilloy, boulevart Pigale, 50.

CATALOGUE DE L'ALBUM DRAMATIQUE

Publié par MIFLIEZ, Libraire-Éditeur, Passage Vendôme, 19.

Minuit! ou un Arrêt du Destin, vaud. en 1 a. . . . . 50 c.
Le Chemin des Amoureux, vaud. en 2 a. . . . . 1 fr.
Paquette et Grivet, vaud. en 1 acte . . . . 1 fr.
Un Mari dans l'embarras, v. en 1 acte. . . . . . . 1 fr.
Les Violettes de Lucette, v. en 2 actes . . . . . . 50 c.
Une Allumette entre deux feux, vaud. en 1 a. . . 1 fr.
Les Hirondelles, v. en 1 a . 30 c.
Un Voisin de Campagne, v. en 2 actes . . . . . . 40 c.
L'argent par les Fenêtres, v. en 3 a . . . . 50 c.
Le Porte-Drapeau d'Austerlitz, drame en un acte . . 30 c.
Le Droit de Visite, v. en 1 a. 50 c.
Un Doigt de Vin, v. en 1 a. 30 c.
Les Tirailleurs français, v. en 1 acte . . . . 30 c.
Viens, gentille Dame! com.-vaud. en 1 acte . . . . 30 c.
Une Nuit sur la scène, compte mal rendu, en deux scènes. 0 5c.
Pendant l'Orage, d.-vaud. en 1 acte . . . . 30 c.
Sur la Gouttière, com.-v. en 1 acte . . . . 30 c.
Après la Bataille, dr.-v. en 1 a. 30 c.
Le Raphaël de la Courtille, tabl. 1 a. . . . . 30 c.
Madame Flambart, v. en 1 a. 30 c.
Chérubin, com. en 5 a. et 6 tab., avec prologue . . 1 fr.
Un Papa charmant, c.-v. en 2 actes . . . . 50 c.
La Perle du Régiment, v. 1 a. 30 c.
Chien et Chat, c.-v. en 1 a. 50 c.
Un Mari tombé des nues, v. en 1 a. . . . . 30 c.
Les Balançoires de l'année, revue de 1852, 5 a. dont 2 entr'actes . . . . 50 c.
Un Bal à Emotions, v. en 1 a. 1 fr.
Un Relais dans la Manche, v. en 1 a. . . . . 50 c.
Le Potager de Colifichet, v. 1 a. 30 c.
La Petite Provence, v. 1 a . 30 c.
Le Carton vivant, v. 2 a. . . 40 c.
Les Mémoires de ma Tante, c.-v. en 1 a. . . . . . . 50 c.
La Fille du Hussard, c.-v. 3 a. 30 c.
Les Orphelines du Faubourg, v. 3 a. . . . . 50 c.
Une Femme qui s'ennuie, v. en 3 a. . . . . 50 c.
Marguerite et Bouton d'Or, v. en 1 a. . . . . 50 c.
La Vieillesse d'une Grisette, v. en 1 acte. . . . . . . 30 c.
Un Gendre en Mi-Bémol, v. en 1 a. . . . . 30 c.

La Question d'Occident, à-propos, en 1 acte . . . . 30 c.
Le Pêcheur Béarnais, v. 1 a. 30 c.
Deux Tuiles, v. en 1 a. . . 30 c.
Pendu ou Marié, v. en 1 a. 50 c.
Le Violon du Père Dimanche, pièce en 3 a. mêlée de couplets . . . . 50 c.
A Coups de Bâton, c. en 1 a. mêlée de chants. . . . . 50 c.
Le Forgeron de Greetna-Green, v. en 2 a . . . . 40 c.
La Mère Gigogne, revue-v. en 2 a. et 3 tab . . . . 2 fr.
Nous Marions Papa, c.-v. 1 a. 40 c.
La Foire aux Plaisirs, revue de 1854, en 3 a. 5 tab . . 50 c.
Le bel Antinoüs, v. 1 acte . . 30 c.
Le Festin de Balthasar, pièce de carnaval, 3 a. mêl. de c. 50 c.
Nous en ferons un Avocat, v. 1 a. . . . . 30 c.
Le jeu du cœur, v. en 3 a . 50 c.
Deux drôles de corps, v. 1 a. 30 c.
Le Vampire de la rue Charlot, v. 1 a . . . . 30 c.
L'amoureux d'en face, v. 1 a. 30 c.
Congé avant midi, folie 1 a. 50 c.
Un M. qui voit tout en jaune, c.-v. 3 a . . . . 50 c.
L'enfant du petit monde, v. 3 a. 50 c.
Une Coutume russe, v. 1 a. 30 c.
Les Domestiques de Paris, v. 2 a . . . . 50 c.
Où sont les Pincettes, v. 1 a. 30 c.
Dzing! Boum! Boum, 1 rev., 3 a., 16 tab . . . . . . 50 c.
Le Monde, v. 2 a . . . . . 40 c.
Le sire de Franboisy, v.-lég. 50 c.
Aide-toi le Ciel t'aidera, v. 1 a. 50 c.
Un Suicide à l'Encre rouge, v. 1 a . . . . 30 c.
Une Action d'Éclat, v. 1 a . 30 c.
Histoire d'un Châle, v. 2 a . 50 c.
L'Habit d'un grand Seigneur, v. 2 a. . . . . 50 c.
La vivandière des Zouaves, 1 a. . . . . 30 c.
Un Monsieur bien mis, v. 1 a. 30 c.
S'aimer sans y voir, f.-v. 1 a. 30 c.
Le Voyage d'Anacharsis, v. 3 a. 5 tab. . . . . 50 c.
Le Jardinier du château, v. 1 a. 30 c.
Le Moulin du Diable, pant. 2 a. 50 c.
Une femme qui n'y est pas, v. 1 a. . . . . 30 c.
Chez Vous, chez Nous, chez Moi, v. 3 a. . . . . . . 50 c.
Un Mariage à propos de bottes, v. 1 a. . . . . . . 30 c.
Lisette, v. 1 acte . . . . . 50 c.
Manon de Nivelle, v. 3 a. . 50 c.
Masque et Visage, v. 1 a. . 50 c.
Fais la cour à ma femme c.-v. 1 acte. . . . . 30 c.

Amour et Amour-Propre, v. 1 a . . . . 50 c.
Monsieur est de la Noce ? c.-v. 3 a . . . . 50 c.
Un Groom de lettres, c.-v. 1 a. 30 c.
La Lorgnette, c.-v. 1 a. . 30 c.
L'anneau mystérieux, c.-v. 1 a. 30 c.
La Cassette à Jeanneton, v. 2 a . . . . 50 c.
Petit bonhomme vit encore, féerie 15 tab . . . . . . 50 c.
Les Petits Péchés de la Grand'Maman, v. 1 a. . 50 c.
Le Porc-Epic de Charles-Quint, v. 1 a . . . . 50 c.
Ne Touchez pas à l'Echelle, v. 1 a. . . . . 30 c.
Page et Pensionnaire, v. 1 a. 30 c.
L'Agent matrimonial . . . 40 c.
Un Chapitre de Balzac, c.-v. 2 a. . . . . 40 c.
Pages et Poissardes, v. 2 a. 40 c.
Tout pour l'honneur, d. 5 a. 60 c.
Les Clubes. . . . . . 30 c.

Montmartre. — Typ. Pilloy, boulevard Pigale, 50.